



118 (119)

# LOUISETTE,

OU

## LA CHANTEUSE DES RUES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. MARC-MICHEL ET ÉMILE FONTAINE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaité, le 13 avril 1840.

### DISTRIBUTION :

SALTARELLI, directeur du théâtre de Milan.....	M. NEUVILLE.
CÉSAR, chanteur des rues.....	M. FRANCISQUE JEUNE.
JULES DE LANGY, jeune fashionable.....	M. HP. REY.
LOUISETTE, chanteuse des rues.....	M <sup>lle</sup> CLARISSE.
FLORESKA, figurante à l'Opéra.....	M <sup>lle</sup> LÉONTINE.
ROSETTA, jeune camériste.....	M <sup>lle</sup> ÉMILIE.
UN RÉGISSEUR.....	M. FONBONNE.
UN ENVOYÉ.....	M. COSTE.
UN DOMESTIQUE.....	M. LAISNÉ.
GARÇONS DE CAFÉ; PROMENEURS ET PROMENEUSES; ACTEURS ET ACTRICES.	

L'action se passe, au premier acte, à Paris, et au deuxième acte à Milan.



### ACTE I.

Le théâtre représente une partie des Champs-Élysées. A gauche du spectateur, au deuxième plan, un petit café avec une enseigne portant ces mots : CAFÉ DES CHAMPS-ÉLYSÉES. Des deux côtés, des arbres. Au fond, une vue de la promenade. Deux tables rondes de chaque côté de la scène, avec des chaises et des tabourets. Au lever du rideau, le café est éclairé au dedans. Les indications sont prises de la gauche à la droite du spectateur.

#### SCÈNE I.

LOUISETTE et CÉSAR, debout sur un banc placé au milieu du théâtre; Louissette tient une guitare et César une contrebasse; PROMENEURS et PROMENEUSES, groupés derrière le banc et assis autour des tables, sur lesquelles sont des rafraîchissements; JULES DE LANGY et SALTARELLI, sont assis sur le devant, le premier, à la table de gauche, le second, à la table de droite.

#### CHOEUR.

AIR: Eh hop! eh hop! (POSTILLON FRANÇOIS.)

Eh chut! eh chut!  
 Amis, du silence!  
 Louissette commence.  
 Pour mieux l'écouter,  
 Eh chut! eh chut!  
 C'est une merveille;  
 Prétons-lui l'oreille,  
 Elle va chanter!

#### LOUISETTE.

Allons, César, donn' le *la* sur ta basse.

#### CÉSAR.

Un p'tit moment,

Laissez qu' j'accord' mon instrument.

SALTARELLI, à part, écrivant avec mystère.

Oui, mon prozet exlze de l'audace.

JULES, à part, même jeu que Saltarelli.

A mon amour,

Il faut qu'ell' réponde en ce jour.

#### CÉSAR.

Voilà le *la* demandé.

(Il donne le *la* sur sa basse.)

#### REPRISE DU CHOEUR.

Eh chut! eh chut! etc.

CÉSAR, élevant la voix.

Messieurs, mesdames, mamzelle Louissette, première chanteuse du café des Champs-Élysées...

LOUISETTE.

Et M. César Moutonnet, première basse du même établissement...

CÉSAR.

Vont avoir l'honneur de chanter devant vous...

LOUISETTE.

La romance nouvelle de la Grande Dame et du beau Lancier.

CÉSAR.

Premier couplet : La grande Dame !

LOUISETTE, chantant.

Air de la Montagnarde.

O toi, beau lancier de mon âme !  
Toi, dont l'œil vainqueur  
A séduit mon cœur ;  
Veux-tu près d'une noble dame,  
Couler d'heureux jours  
Au sein des amours ?  
Quitte des combats  
La route sanglante ;  
Et de ton amante  
Suis plutôt les pas.  
A toi, mes châteaux,  
Mes serfs, mes vassaux !  
Au camp, laisse la vivandière ;  
Viens dans mon palais  
Goûter à jamais  
Un sort plus brillant, plus prospère ;  
C'est dans la grandeur,  
Qu'est le vrai bonheur !

(Descendant de l'estrade.) Allons, messieurs, n'oubliez pas la chanteuse !

(Elle fait la quête dans le fond.)

CÉSAR.

Deuxième couplet ! Réponse du beau Lancier à la grande Dame... Même air ! (Il chante.)

Pas d' ça, marquise de mon âme,  
Le lancier vainqueur  
Ne vend pas son cœur.  
Il sait que d'une noble dame,  
Jamais les amours  
Ne durent toujours.  
Au sein des combats,  
La gloire m'enchante,  
J'en fais mon amante,  
Et je suis ses pas.  
Gardez vos châteaux,  
Vos serfs, vos vassaux !  
Au camp, j'aime ma vivandière,  
Près de ses attraits,  
Je goûte à jamais  
Un sort plus doux et plus prospère ;  
Loin de la grandeur  
Est le vrai bonheur !

(L'orchestre joue en sourdine le premier motif de la scène, jusqu'à la reprise de l'ensemble.)

LOUISETTE, quêtant sur le devant, à Saltarelli.  
Allons, messieurs, un peu de courage !

SALTARELLI, à demi-voix.

Bravissima ! sharmante ! délirante !.. (Lui donnant son billet, dans lequel il a enveloppé une pièce de cinq francs.) Prenez ça...

LOUISETTE.

Merci, monsieur. (A part.) Une lettre affranchie, ça ne peut pas se refuser.

SALTARELLI, à part.

Elle a mon billet !

CÉSAR.

Du courage, messieurs, mesdames...

JULES, donnant à Louissette une lettre enveloppant une pièce de cinq francs.

Charmante Louissette, prenez... J'attends la réponse. (Il se mêle aux promeneurs dans le fond.)

LOUISETTE, à part.

Et de deux !

SALTARELLI, s'approchant de Louissette, et à demi-voix.

Dans cinq minutes... je reviens shersher la réponse... sharmantissima !

CHOEUR DE PROMENEURS.

Oh ! oh ! ah ! ah !

Sa voix sans égale,

N'a pas de rivale,

Même à l'Opéra.

Oh ! oh ! ah ! ah !

Quel homme admirable !

Quel chanteur aimable

Que ce chanteur-là !

(Les promeneurs, Saltarelli et les garçons du café se retirent, après avoir desservi, rangé les chaises sous les tables, ce qui se fait pendant la scène suivante.)

## SCÈNE II.

JULES, dans le fond ; LOUISETTE, CÉSAR.

LOUISETTE, cachant les billets. A part.

Cachons d'abord la correspondance, (Designant César.) à cause de...

CÉSAR, s'approchant.

Y a-t-il lourd, hein ?

LOUISETTE.

Je crois bien... tiens ! (Lui donnant le plateau.) Deux pièces de cinq francs !

CÉSAR, avec colère.

Deux roues de derrière ! non rognées ! Plus, trois sous de Monaco... Total : dix francs !

LOUISETTE.

Est-ce que tu n'es pas content ?

CÉSAR, tristement.

Au contraire, je le suis trop, et c'est ce qui m'afflige.

JULES, à part.

Cet imbécille ne s'en ira pas.

CÉSAR.

Mamzelle Louissette ! il me semble que depuis quelque temps on encourage furieusement les artistes... et comme je soupçonne que ce n'est pas moi qu'on veut encourager...

LOUISETTE.

Eh bien ?

CÉSAR.

Eh ben ! ça me décourage, moi.

LOUISETTE.

Encore des soupçons...

CÉSAR.

Je n'ai pas le droit d'en avoir, mais j'en ai... Je ne suis pas votre frère, puisque le ciel vous

a dépourvue de toute espèce de parens... je ne suis pas votre mari, puisque vous préférez le célibat au titre de femme Moutonnet, qui est pourtant un beau nom... Je me contente d'être votre ami, en attendant mieux... Et quand vous faites la recette, mon œil d'ami s'aperçoit de certaines choses...

LOUISETTE, offensée.  
De certaines choses?

Oui, oui! il y a des beaux messieurs... dont plusieurs très laids, qui vous lancent des œillades en dessous, et qui vous disent toutes sortes de gaudrioles, avec accompagnement de pièces de cent sous.

Et toi, tu dis des bêtises, avec accompagnement de jalousie... (A part, voyant Jules.) L'autre qui s'impatiente, là-bas.

Des bêtises! des bêtises!.. Enfin, je suis plein de confiance en votre vertu... mais...

Alors, laisse-moi tranquille!  
Bon! elle le congédie.

Rentre ta basse au café... \* Voici la nuit, c'est l'heure du sercin.

Merci du compliment!.. Allez, allez! humiliez-moi! donnez-moi des sobriquets désagréables! je me laisse faire... je suis votre pauvre chien César... votre souffre-douleur!

Tu te fâches?  
Au contraire... De vous, tout me convient parfaitement... même les avanies... Mais si quelqu'un s'avisait de vous aimer!..

Qu'est-ce que ça ferait... si je n'aimais que toi, grand nigaud?

Est-elle câline! est-elle câline! (A part.) Ça me rassure... (A Louisette.) Je vas toujours déboucher un cruchon à votre intention. (A part, tristement.) Dix francs de recette! ça n'est pas clair... ça n'est pas clair! (Il entre dans le café.)

SCÈNE III.

LOUISETTE, JULES.

Enfin! il est parti!  
Allons, il faut m'acquitter de la commission qu'on m'a donnée... Floreska ne se trompait pas... Il veut m'en conter...

Allez, allez! humiliez-moi! donnez-moi des sobriquets désagréables! je me laisse faire... je suis votre pauvre chien César... votre souffre-douleur!

Ah! tiens, c'est vous?.. M. Jules de Langy?

\* César, Louisette.

JULES.  
Vous savez mon nom?  
Ce n'est pas malin... en demandant!  
Ainsi, vous vous êtes occupée de moi, vous m'avez remarqué...

A moins d'être aveugle... Voilà quinze jours que je vois votre figure, à la même heure, à cette même table... Ah ça! Monsieur, vous êtes donc abonné au café des Champs-Élysées?

C'est pour vous seule que je viens, adorable Louisette... Depuis le premier jour où le hasard m'a conduit ici...

A propos de premier jour... La jeune dame avec qui vous étiez se porte bien? Tant mieux; ça me fait plaisir!

Ah! vous avez cru peut-être?..  
Moi? par exemple! est-ce que ça me regarde?

C'était tout simplement, je vous jure...

Une parente?  
De province...

Oui, une cousine...  
Germaine.

J'ai deviné tout de suite... Il y avait entre vous un air... de famille... dans le nez, surtout...

En effet... (A part.) Se moquerait-elle de moi?

Pourquoi donc vous pinçait-elle, chaque fois que vous me regardiez?

Quelle idée!.. Mais ne parlons plus de ma cousine, et laissez-moi vous retirer de cette condition misérable et vulgaire dans laquelle une erreur du sort...

Une erreur?.. Est-ce que vous trouvez que je chante mal?

Mille fois trop bien, au contraire, pour le triste métier que vous exercez...

Au fait, on a voulu plus d'une fois me faire entrer dans les chœurs de l'Opéra; même qu'une de mes camarades a accepté... Mais, moi, pas d'ça! J'ai laissé ma pauvre amie monter toute seule sur ces planches, où, dit-on, on glisse si facilement. (A part.) Elle a glissé comme les autres, la malheureuse!

Et vous êtes restée chanteuse des rues... Vous,

Louissette, monter sur un tréteau, auprès d'un baladin!

LOUISETTE.

Pourquoi pas? Mais je ne suis moi-même qu'une baladine... sans être plus fière pour ça!

AIR DU LAZZARONE. (MADRISSONNETTE D'ANGÉLIER.)

Je suis la petite chanteuse,

Au gai refrain,  
Qui met en train.

Pauvre enfant, libre et joyeuse,  
Comme les oiseaux de l'air,  
Il me faut, pour être heureuse,  
Chanter sous l'ombrage vert.

Je chante la guerre,  
Je chante l'amour;  
Et je sais, pour plaire,  
Passer tour-à-tour  
Du plaisir qui vole,  
Aux longues douleurs,  
De la gaudriole,  
Aux couplets rêveurs.

Je suis la petite chanteuse,  
Au gai refrain  
Qui met en train.

JULES, avec passion.

Je vous en conjure, n'hésitez pas, venez briller dans un monde où votre place est marquée parmi les femmes les plus belles, les plus accomplies...

LOUISETTE, à part.

Oui, les femmes qui ont glissé...

JULES.

Vous consentez, n'est-ce pas? vous me suivrez dans ma terre de Langy... Fiez-vous à l'amour le plus profond, le plus sincère... Nous partirons ce soir même... dans une heure...

LOUISETTE, à part.

Comme il y va!

JULES.

Vous ne dites rien?

LOUISETTE, lisant un billet qu'elle a tiré de sa poche.

« Amabilissime, charmantissime chanteuse, j'ai quatre mots à vous dire, en particulier. »

JULES.

Que faites-vous?

LOUISETTE.

Pardon; je fais comme chez moi. (Lisant.) « Si vous m'écoutez avec favor, je mets à vos pieds des trésors, de la gloire, des couronnes et des châteaux. »

JULES.

Eh quoi! une autre lettre?

LOUISETTE.

Je trouve que ce monsieur écrit très bien... Des châteaux! en voilà des offres monumentales!.. C'est quelque seigneur espagnol. (Gament.) Pourvu que ses châteaux ne soient pas ses compatriotes!..

JULES.

Vous voudriez?..

LOUISETTE.

Lui donner audience comme à vous. Ce que vous me proposez, c'est très beau; mais qui sait?.. quand on peut choisir... Ainsi, sans vous renvoyer, faites-moi le plaisir de...

JULES.

Moi! céder la place à un rival!.. Je ne vous quitte pas... je reste... Je veux le provoquer... le tuer... (Regardant à gauche, à part.) Que vois-je? Floreska?... C'est elle; elle me cherche. (Haut et avec embarras.) Je... je vous laisse... puisque vous l'exigez. Adieu, Louissette, je... je reviendrai. (Il sort, en courant, par la droite.)

#### SCÈNE IV.

FLORESKA, LOUISETTE.

FLORESKA, au fond, à part.

C'est bien lui.

LOUISETTE, à part.

Ah ça! qu'est-ce qu'il lui a pris? (Se retournant et apercevant Floreska.) Ah! je comprends...

FLORESKA, soupirant.

Il court comme si le diable... Il m'aura vue...

LOUISETTE.

J'en ai peur.

FLORESKA.

Allons! dis-moi tout, ma pauvre amie; ne me cache rien...

LOUISETTE.

Tu auras du courage?

FLORESKA.

J'en aurai.

LOUISETTE.

Beaucoup.

FLORESKA.

Ah! mon Dieu! c'est donc bien affreux.

LOUISETTE.

Apprends donc, ma chère, qu'après quinze jours d'oeillades et de soupirs, le scélérat a parlé; il vient de me faire sa déclaration.

FLORESKA.

Quelle horreur!

LOUISETTE.

Il veut faire ma fortune.

FLORESKA.

Et il n'a pas payé mes deux derniers chapeaux...

LOUISETTE.

Enfin, si j'y consens, il m'emmène ce soir dans sa terre de Langy...

FLORESKA.

T'enlever! m'abandonner! Oh! mais c'est un vrai crime! et dire qu'on ne fait pas la plus petite loi pour envoyer des êtres pareils aux galères!..

LOUISETTE, riant.

C'est une grande injustice.

FLORESKA.

Oh!.. je comprends les révolutions.

LOUISETTE, riant.

A propos de M. Jules?

FLORESKA.

M'abandonner! moi, qui lui ai tout sacrifié... le fils d'un milord, ma petite, qui voulait m'épouser en Écosse... chez un forgeron qui est pape, Et, dernièrement encore, un engagement superbe de coryphée, que m'offrait un directeur italien, qui demeure dans ma maison.

LOUISETTE.

C'est beau ! mais que veux-tu ? Il faut te consoler. J'espère qu'à présent tu ne l'aimes plus.

FLORESKA.

L'aimer ! Mais ne me dis donc pas des choses comme ça... c'est-à-dire que je le déteste... que je le hais... que je voudrais... tiens !.. l'avoir là pour lui arracher les yeux... Ça me soulagerait.

LOUISETTE, à part.

Elle l'adore plus que jamais.

FLORESKA.

Pour te prouver que je le méprise, que je me moque de lui, je veux chanter... je veux rire. (Elle commence par rire et finit par pleurer.) Oh ! oh ! oh ! que je suis malheureuse !

LOUISETTE.

Allons ! bon ! voilà comme elle rit... Que c'est bête de se désoler pour des monstres d'hommes qui n'en valent pas la peine...

FLORESKA.

Au fait, tu as raison... c'est bête... ça vous fait des yeux de lapin blanc !.. Mais aussi, figure-toi, ma pauvre Louissette, que j'ai un guignon insolent.

Air des caquets.

Juge de mon malheur extrême !  
Tour-à-tour changeant d'amoureux,  
Juste au moment où je les aime,  
Ils m'abandonnent... C'est affreux !

Pour les conserver,  
Pour les captiver,  
En vain ma tendresse  
Se pare, sans cesse,  
De riches atours,  
Satin ou velours,  
Talismans discrets,  
Dont ils font les frais ;  
Mais, bientôt, hélas !  
Ces amans ingrats,  
Malgré mon amour,  
S'en vont sans retour.

L'un me dit coquette,  
Et l'autre, mal faite ;  
L'un craint mon voisin ;  
L'autre, mon cousin.  
C'lui-ci m' plante là,  
Pour uue lingère ;  
Un' dam' d'Opéra  
M' enlèv' celui-là.  
Si je trouve aussi  
Quelque amant sincère,  
La maison d' Clichy  
Me l' prend sans merci.  
Bref, voilà comment  
D' chez moi, trop souvent,  
J' vois, pour mon tourment,  
Filer l' sentiment.  
Oui, voilà comment, etc.

Enfin, ma chère, moi, qui suis la fidélité même, je ne peux pas fixer un cœur !.. Au bout de trois mois, je les vois tous filer... trois mois ! juste le terme... époque du déménagement.

LOUISETTE.

Pauvre Floreska !

FLORESKA.

Ah ! tu es bien heureuse d'avoir une âme imperméable et sans ambition.

LOUISETTE.

Moi ?.. Je suis tout aussi sensible qu'une autre, et j'ai mon ambition ; mais elle ne ressemble pas à la tienne. Avant d'aimer quelqu'un, je voudrais d'abord m'assurer qu'on m'aime sincèrement, pour moi seule, pour toujours... Je ne voudrais pas d'un fat, à gants jaunes, qui penserait avoir des droits à mon amour parce qu'il me donnerait des toilettes, des équipages, des bijoux, et qui se croirait libre de me laisser là un beau jour. Ce qu'il me faut, à moi, c'est un mari, un brave garçon, pas plus riche, pas plus savant, pas plus haut placé que moi... tiens ! comme notre bon César, par exemple.

FLORESKA.

César ! un bel avenir qu'il te ferait ! je m'en moque !.. Toujours chanteuse des rues !.. existence du serin vagabond !

LOUISETTE.

Ah ! ne dit pas de mal de ton premier état ; mais, en attendant, ma pauvre Floreska, je suis toujours ton amie... tu as des chagrins, je ne t'abandonnerai pas... et puisque tu es assez faible pour tenir encore à ton perfide...

FLORESKA.

Tu m'aideras à me venger... à le punir...

LOUISETTE.

En te raccommoquant avec lui.

FLORESKA.

Ah ! si tu me rendais ce service !..

LOUISETTE.

Je te le rendrai ; mais, vois-tu, quand n'aime à ta manière... il y a une chose à faire... c'est de ne pas mettre son amant à l'épreuve...

FLORESKA.

C'est juste... Un cœur comme celui de Jules... c'est comme les gants à vingt-neuf sous... ça se prend, mais ça ne s'essaye pas !..

## SCÈNE V.

FLORESKA, CÉSAR, LOUISETTE.

CÉSAR, sortant du café, portant un verre de bière, et allant droit vers Louissette.

Je vous apporte votre verre... Voilà un quart-d'heure que vous me laissez tête-à-tête avec un cruchon... (Apercevant Floreska.) Qu'est-ce que c'est que cette dame à chapeau.

LOUISETTE.

Tu ne la reconnais pas ?..

FLORESKA.

Bonsoir, M. César.

CÉSAR, à part.

La Coryphée ?.. notre ancienne camarade... En voilà une que je porte dans ma basse !

LOUISETTE.

On te dit bonsoir... tu ne réponds pas ?

CÉSAR.

Au contraire... Bonsoir Coryphée... et moi aussi... merci... (A Louissette.) Vous ne buvez pas votre verre ?

LOUISETTE.

Je n'ai pas soif.

CÉSAR, bas à Louissette.

Pourquoi que vous fréquentez la Coryphée ?

FLORESKA, lui prenant le verre.

Je l'accepte.

CÉSAR.

Hein ?

FLORESKA.

Moi, je meurs de soif... La colère me fait toujours cet effet-là. (Elle boit.)

CÉSAR, à part.

Ces femmes-là ça se prive de se gêner.

FLORESKA.

Ah ! ça fait du bien.

(Elle rend le verre à César.)

CÉSAR.

Merci.

FLORESKA.

Ça ne vaut pas un verre de champagne, mais...

CÉSAR.

Une autre fois on vous en fera mousser... (Bas à Louissette.) Renvoyez-la donc, sans vous commander...

LOUISETTE, bas.

Par exemple !

FLORESKA.

Qu'est-ce qu'il a donc à te parler à l'oreille ?

LOUISETTE.

Rien... Je lui dis de m'attendre... je vais t'accompagner jusqu'à l'obélisque, (Bas.) et je t'expliquerai mon projet pour te raccommoier avec M. Jules...

FLORESKA.

O bonne Louissette ! foi de Floreska, qui n'est pas mon nom... tu me confuses d'égards ! (Louissette va prendre sa capote et son châle, placés au fond sur une table.)

CÉSAR, à part.

Comment ! elle l'accompagne !... j'aime mieux y être. (Offrant son bras à Floreska d'un air galant.) Si mon bras, charmante Coryphée...

FLORESKA.

Merci, musicien... on s'en prive...

LOUISETTE, s'éloignant.

On n'a pas besoin de votre bras... nous avons des secrets... et vous seriez de trop...

CÉSAR, avec dépit, à part.

C'est ça !

LOUISETTE, prenant le bras de Floreska.

Allons, viens.

Aria : A table vite.

Allons, ma chère,

Bientôt, j'espère,

Dans tes amours ramener le bonheur.

Sur ma tendresse,

Sur mon adresse,

Tu peux compter pour punir un trompeur.

ENSEMBLE.

LOUISETTE.

Allons, ma chère, etc.

FLORESKA.

Allons, ma chère,

Bientôt, j'espère,

Grace à tes soins revenir au bonheur.

Sur ta tendresse,

Sur ton adresse,

Je compte ici pour punir un trompeur.

CÉSAR, à part.

Dans ma colère,

Il faut me taire ;

Je dois ici contenir ma fureur.

De ma tendresse,

Ell' rit sans cesse.

Non, rien n'égale mon dépit, ma douleur.

LOUISETTE, en sortant, à César qui les suit.  
Restez là, César.

FLORESKA.

César ! restez là !

(Elles sortent par le fond à droite.)

## SCÈNE VI.

CÉSAR, seul.

Restez là, César !.. La voilà partie avec la comparse... elle lui dit ses secrets... elle l'appelle son amie... Et moi, rien... Restez là, César !.. A c'tte niche, César ! Oh ! je l'ai en horreur !.. (Vivement.) Pas Louissette... l'autre... Et quand je pense que je lui ai apporté un verre de bière... et qu'elle l'a bu à fond !.. Eh bien ! malgré tout ça, c'est plus fort que moi... je l'aime... (vivement.) Pas la Coryphée... l'autre... ma Louissette... Tant plus elle me victime le cœur, tant plus je m'attache à elle... parce que je me dis :

Aria : Faut poublier.

N' nous plaignons pas, un jour, j' l'espère,

De mes maux elle aura pitié,

Et ne fût-c' que par amitié,

Ell' se lass'ra d'être sévère.

Aussi quand je souffre tout bas,

Quand vient une peine nouvelle,

Vers le bonheur, j' crois faire un pas ;

Et je me dis : puisqu' c'est pour elle,

N' nous plaignons pas.

Oui, je lui passe tout... à elle... Mais je veille autour... et si quelqu'un avait le malheur de toucher à mon trésor. (Il s'assied à gauche.)

## SCÈNE VII.

CÉSAR, SALTARELLI.

SALTARELLI, entrant par le fond à gauche.

Aria : C'est bien ici. (bonheur.)

Oui, dans ces lieux, la Diva doit m'attendre,

Et plein d'espoir, z'accours au rendez-vous.

C'est bien ici qu'elle m'a fait entendre,

Ses shants divins ; ses accens les plus doux.

Quand, sous un frais ombrage,

On trouve un rossignol,

Il faut le mettre en cage,

D' peur qu'il n' prenne son vol.

Et ze veux mettre en cage,

Ce zoli rossignol ;

Oui, ze veux mettre en cage,

Ce zoli, ce zentil rossignol !

CÉSAR, à part.

A qui en a-t-il, celui-là ? Qu'est-ce qu'il veut mettre en cage ?

SALTARELLI, à lui-même.

Ma, ze ne vois pas la petite... Il refouerait-il de m'écouter... c'est que ze sousi pressé... ze pars dans oune heure ; et ze ne voudrais pas manquer oune affaire aussi esselente... (Apercevant César.) Oh ! ma per Dio ! voilà il signor la Basse... ze vais m'informer... (S'approchant de César.) Salout al signor la Basse.

CÉSAR.

Comment que vous m'appellez ?

SALTARELLI.

Signor la Basse... (Il fait le geste de jouer de la basse.) L'orchestre... la mousique...

CÉSAR, se levant.

Ah bon ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

SALTARELLI.

C'est moi que ze sousi il signor Saltarelli.

CÉSAR.

Sauterelli ?

SALTARELLI.

Saltarelli, director del théâtre de Milan.

CÉSAR.

Ça me fait plaisir pour vous... (S'en allant.) Il m'ennuie.

SALTARELLI, le retenant.

Eh ! signor la Basse...

CÉSAR, se retournant.

Signor Sauterelli ?

SALTARELLI.

La zeune damizelle... la çarmante çanteuse... où est-il ?

CÉSAR, vivement.

Louissette?.. C'est Louissette que vous demandez ?

SALTARELLI.

Oui, mon ami ; ze viens au rendez-vous.

CÉSAR.

Un rendez-vous?.. Ah ! mon Dieu ! un?..

SALTARELLI.

Eh oui ! per Dio ! (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc la basse ? (Haut.) C'est moi que ze louis ai écrit ce billet, mon cer ami... accompagné d'oune pièce de cent sous.

CÉSAR, à part.

Oh ! contenons-nous ! contenons-nous pour tout savoir. (Haut.) Comment ! c'est vous, vieux Sauterelli, qui depuis quinze jours nous jetez vos pièces de cinq francs à la tête ?

SALTARELLI.

Eh non ! oune ! oune ! oune !.. ce soir... que z'ai glissée dedans la tirelire de la divinissima... enveloppée dans mon billet... Il faut absolument que ze louis parle. Allez me la cercher, mon cer, allez.

CÉSAR.

Que j'aille te la chercher !.. C'est bien à moi que tu dis ça ? à moi?..

SALTARELLI.

Ah ! ze comprends... (A part.) Il faut payer la commission... (Haut.) Tenez, mon brave, voilà dix sous pour vous.

CÉSAR, lui repoussant le bras.

Oh ! (A part.) Enfin, j'en trouve un à démolir.

(Haut, ôtant sa veste.) A bas les vestes ! à bas les vestes ! que je te donne une leçon de savate.

SALTARELLI, étonné.

Di savate !

CÉSAR, en position.

Allons, allons, arrive ici, vieux Sauterelli, je vais te faire sauter... Mais arrive donc !

SALTARELLI.

Per Dio ! la basse il est enrazé !\*

CÉSAR, le prenant au collet. Mais viens donc ! que je t'étrangle.

SALTARELLI, se débattant.

Oun moment ! oun moment !

CÉSAR, le secouant.

Que je t'aplatisse !

SALTARELLI.

Mais vi vi trompez, mon cer ami.

CÉSAR.

Moi, ton ami !

SALTARELLI.

Ze sousi le signor Saltarelli.

CÉSAR.

Et moi, je m'appelle César.

SALTARELLI.

Director del théâtre di Milan.

CÉSAR.

Le protecteur de M<sup>lle</sup> Louissette.

SALTARELLI.

Ah ! au secours ! que diavolo ! la basse il m'étrangle !

(Pendant cette lutte, Saltarelli, secoué par César, revient vers la droite et tombe assis sur une chaise.)

ENSEMBLE.

AIR : Je suis d'une colère. (DEMOISELLE MAJEURE.)

CÉSAR.

Crains l'effet de ma colère ;  
Car je te tiens sous ma main.  
Tremble, vieillard téméraire,  
Tu veux m'échapper en vain.

SALTARELLI.

D'où loui vient cette colère !

La basse il a bu du vin.

Dio ! quel mauvais caractère !

Il m'étrangle, c'est certain.

## SCÈNE VIII.

CÉSAR, LOUISETTE, SALTARELLI.

LOUISETTE continuant l'air.

Quel est donc ce bruit, ce tapage ?

César, que faites-vous ? pourquoi vous quereller ?

SALTARELLI.

Ah ! venez sauver de sa raze,

Un pauvre director qu'il voudrait étrangler.

ENSEMBLE.

CÉSAR.

C'est elle : il faut, pour lui plaire,

Épargner ce vieux coquin.

Il échappe à ma colère ;

Il doit bénir son destin.

SALTARELLI.

D'où lui vient cette colère ?

\* Saltarelli, César.

La basse il a bu du vin.  
Sans cet ange tutélaire,  
Il m'étranglait; c'est certain.

LOUISETTE.

Ah! je comprends sa colère,  
Sans moi, le fait est certain,  
De son amour téméraire,  
Il l'aurait puni soudain.

SALTARELLI, se frottant le cou.

Ah! ze n'en pouis plous!.. Au diable la basse...

LOUISETTE, à César.

Eh bien! vous faites de la belle besogne...

CÉSAR, embarrassé.

Mamzelle... c'est que...

LOUISETTE.

Allons, taisez-vous...

CÉSAR, entre ses dents.

Allez vous coucher, César...

LOUISETTE.

Vous n'êtes qu'un jaloux... un brutal...

CÉSAR, soumis.

Dumoment que vous le dites... ça doit-être... mais...

SALTARELLI.

Le scélérat, il a failli mi casser le cou...

CÉSAR.

Tant qu'à ça, on aurait payé la casse...

SALTARELLI, se levant.

Qué diavolo! çarmante çanteuse, c'est ridicule, quand ze vi donne oun rendez-vous, di mettre à votre place oun basse qui mi saute à la gorze, comme oun énergoumène...

LOUISETTE.

Écoutez donc! je vous avais oublié... César s'est trouvé là, par hasard... et il paraît que vous lui avez fait des confidences...

CÉSAR.

A faire dresser les cheveux!.. Ce vieux de Milan vous aime, il ose vous adorer... il est fou de vous... il en est bête...

SALTARELLI.

Qu'est-ce qu'il dit? qué z'étais beste!

LOUISETTE.

Ah! dam! alors, ce n'est pas ma faute...

CÉSAR, voulant sauter sur Saltarelli.

Il faut que je passe l'italien au bleu de Prusse!..

SALTARELLI, effrayé.

Ah! per Dio! çanteuse... renfermez votre basse... Il est impossibilé d'être d'accord... Au diable, la basse!

LOUISETTE.

César, tenez-vous tranquille.

CÉSAR.

Mais...

LOUISETTE.

Je le veux.

CÉSAR, se calmant.

On s'y conformera.

(Il prend une chaise et fait un geste de menace, croyant n'être pas vu de Louissette.)

LOUISETTE, se retournant.

Hein?

CÉSAR, posant doucement sa chaise.

Rien.

LOUISETTE.

Asseyez-vous là... (César s'assoit craintivement.) Ne bougez pas.

CÉSAR, soumis.

Suffit.

LOUISETTE.

Et vous, monsieur, si vous m'en croyez, nous en resterons là... Je n'ai pas besoin que vous m'expliquiez votre billet... il était assez clair... et vous devez avoir aussi assez d'explications comme ça... César n'a fait que vous dire ce que je voulais vous dire moi-même... en d'autres termes pourtant... que, lors même que vous seriez plus jeune et plus beau, toutes vos richesses, vos couronnes, vos châteaux ne seraient pas capables de me tenter, s'il me fallait, pour les obtenir, cesser d'être une honnête fille.

CÉSAR, se levant avec transport et lui baisant la main.

Oh! bravo! bis! bis!

SALTARELLI.

Ma, ma cère amie, il ne s'agit pas de ça... Restez honnête fille tant que vi voudrez... tant que vi pourrez... ze ne demande pas mieux... En vis offrant di faire votre fortune, ze ne désire qu'oune chose di vous...

LOUISETTE.

C'est?..

SALTARELLI.

Que vous fassiez la mienné...

CÉSAR.

Comment ça?

SALTARELLI.

C'est moi que ze sous il signor Saltarelli, directeur dou théâtre di Milan... venou à Paris pour plaider contre ces coquins de Bouffes, qui m'ont enlevé ma prima donna. Z'ai perdou mon procès... et z'allais m'en retourner désolé, désespéré, rouiné... quando mon heureuse étoile m'a fait rencontrer, ici, oun perle, oun diamant piou rare, piou précieux que celui que ze regrettais. Questa divina merveille, c'est vous... céleste çanteuse! Ze vous ai entendoue... votre voix m'a séduit, enthousiasmé, transporté... et ze viens vis offrir oun engagement di prima donna sour mon théâtre... aux appointemens de dix mille ducats par an... Voilà.

LOUISETTE, transportée de joie.

Est-il possible?

CÉSAR, de même.

Tout de bon!

SALTARELLI, essoufflé.

Voilà!

LOUISETTE.

Oh! mais... je n'en reviens pas... la surprise... le saissement...

SALTARELLI.

Eh bien! ça vous va-t-il?

LOUISETTE.

Si ça nous va!

CÉSAR.

Si ça nous va!

SALTARELLI.

Ainsi, c'est convenou?

LOUISETTE, lui frappant dans la main.

C'est entendu.

CÉSAR.

Marché conclu!.. Et moi qui voulais l'étrangler!.. Sans rancune, pas vrai, signor Saltarelli? (Il se jette dans les bras de Saltarelli. \*)

SALTARELLI, le repoussant.

Vous, la basse, laissez-moi ouin poco! \*\*

LOUISETTE.

Et quand partons-nous?

SALTARELLI.

Ce soir même... dans ouin quart-d'heure... Ma voiture il sera dans l'allée de Marigny. Attendez-moi ici, ma çarmante, je viendrai vi prendre. (Il s'éloigne.)

CÉSAR.

Nous y serons.

SALTARELLI, s'arrêtant.

Pas vous, mon cer ami, pas vous.

LOUISETTE.

Comment?

CÉSAR.

Mais... j'avais compris comme ça... j'accompagne mamzelle Louissette...

SALTARELLI.

Oui, sour la basse.

CÉSAR.

Sur la basse et partout...

SALTARELLI.

Non, non... Ze n'ai pas besoin de basse... mon orchestre il est au complet.

LOUISETTE, passant près de César.\*\*\*

Moi! par exemple! m'éloigner de mon bon César... de mon ami d'enfance!..

CÉSAR, radieux.

Est-elle bonne!.. Je disais aussi!..

SALTARELLI, à part.

Au diable les amis d'enfance!

LOUISETTE.

J'aimerais mieux renoncer à être prima donna, et c'est ce que je ferai, si vous ne l'emmenez.

SALTARELLI.

Ma, çanteuse, réfléchissez donc... ze n'ai que deux places dans ma voiture...

CÉSAR.

Ce n'est que ça!.. Je monterai derrière, en chasseur... ou bien sur le siège, en lapin... Me séparer de Louissette!

SALTARELLI.

Eh bien! soit! vi monterez en lapin, pouisque la Signora le veut... (A part.) Ze ferai en sorte di lâcher le lapin sour la route.

Au du Bal de grisettes.

Adieu, Signora,

Un instant ze vous quitte,

Mais bientôt, ma diva,

Ma voltour' sera là.

Mon ami César,

Ma shère petite,

Ze cours sans retard

Presser le départ.

LOUISETTE.

L' public m'entendra,

Et puls sans cesse,

Avec ivresse,

Il fétera

La Signora,

Et de bravos l'accablera.

SALTARELLI, à part.

Ze tiens un trésor!

Cette çanteuse

Merveilleuse,

Pour un directeur,

Heureux sort!

Chez moi, va faire pleuvoir l'or!

ENSEMBLE.

SALTARELLI.

Adieu, Signora, etc.

LOUISETTE.

De bonheur déjà

Mon cœur bat et palpite.

Un frère sera là

Qui me protégera!

Mon pauvre César

Jamais ne me quitte.

Courez sans retard

Presser le départ.

CÉSAR.

De bonheur déjà

Mon cœur bat et palpite.

César la suivra,

La protégera.

Son pauvre César

Jamais ne la quitte.

Allez sans retard

Presser le départ.

(Saltarelli sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE IX.

LOUISETTE, CÉSAR.

CÉSAR.

Oh! le brave homme!

LOUISETTE, joyeuse.

Eh bien! César! nous allons être riches!

CÉSAR.

A millions!

LOUISETTE.

Et de la gloire donc!

CÉSAR.

A passer notre vie sous des arcs de triomphe que celui de l'Étoile ne leur irait pas au genou! allons-nous nous en donner!.. nous nagerons dans le luxe le plus turc... moi, d'abord, je m'achète une grosse canne, des dessous de pied longs comme ça! et je me fais cirer tous les deux jours, sans compter le dimanche. (Regardant Louissette.) Eh ben! qu'est-ce qui vous prend? vous êtes toute triste.

LOUISETTE, soupirant.

Je pense que pour avoir tous ces bonheurs-là, il nous faut quitter la France.

CÉSAR, tristement.

Ah! dam! c'est vrai! plus de Paris!..

LOUISETTE.

Plus de Champs-Élysées.

AIR: BENOUCIF à PARIS. (MARIÈRE DE LANGUES.)

Il faut quitter Paris!

CÉSAR.

Quitter not' beau pays!

\* Louissette, César, Saltarelli.

\*\* Louissette, Saltarelli César.

\*\*\* Saltarelli, Louissette, César.

LOUISETTE.

Et ce séjour charmant!

CÉSAR.

Où nous nous aimions tant!

ENSEMBLE.

Où nous nous aimions tant!

LOUISETTE.

Berceau de mon enfance,  
Adieu, mon vieux quartier.

CÉSAR.

Adieu, ma belle France!  
Mou chien et mon portier.

LOUISETTE.

Et mon humble chambrette  
Où tant d' fois le soleil  
Sur ma simple couchette  
Éclaira mon réveil!

CÉSAR.

Puis la barrière' du Maine,  
Où nous étions heureux,  
Près d'un lit' de Surène  
Que j' buvais pour nous deux.

LOUISETTE.

Plus de chants sous l'ombrage;  
O mes refrains si doux,  
Serez-vous du voyage,  
Serez-vous avec nous?

ENSEMBLE.

Nos doux chants sous l'ombrage,  
Serez-vous avec nous!  
Il faut quitter Paris,  
Quitter not' beau pays!  
Et ce séjour charmant  
Où nous nous aimions tant!

CÉSAR, galement.

Ah! bah! nous reviendrons.

LOUISETTE, de même.

Oui! quand je serai prima donna.

CÉSAR.

Et moi, prima triangle, ou prima grosse  
casse!.. et vive la joie!.. je cours à la maison,  
prendre nos petits bagages... et je reviens.

(Il court.)

LOUISETTE.

C'est ça... va.

CÉSAR, revenant. \*

Dites-donc! pas de bêtises!.. ne partez pas  
sans moi...

LOUISETTE.

Sois bien tranquille.

CÉSAR.

Oh! Dieu!.. je serai capable de faire un mal-  
heur... dans la rivière...(Il sort en courant vers la droite, et heurte Floreska  
qui arrive vivement.)

FLORESKA.

Prenez-donc garde.

CÉSAR, à part.

La Coryphée!.. (Haut.) Pardon Coryphée.  
(A part.) Encore elle!..(Il feint de sortir, et revient doucement écouter en  
se cachant derrière un arbre à gauche.)

\* César, Louissette.

## SCÈNE X.

CÉSAR, caché, FLORESKA, LOUISETTE.

FLORESKA, vivement.

Louissette!

LOUISETTE.

Ah! ma chère, si tu savais!..

FLORESKA, de même.

Je n'ai pas le temps... le voici... il vient...  
j'ai pris une autre allée, pour arriver avant lui  
et t'avertir...

LOUISETTE.

Très bien! il ne t'a pas vue?.. cache-toi bien  
vite et laisse-moi faire...

FLORESKA.

Je me fie à toi...

(Elle entre dans le café.)

CÉSAR, écoutant derrière un arbre.

Qu'est-ce qu'elles mijotent donc ensem-  
ble?..

## SCÈNE XI.

CÉSAR, caché, LOUISETTE, JULES.

LOUISETTE, à part.

Le voici.

JULES, à part, entrant par la droite.

Elle est là... elle m'attendait... quel es-  
poir!..

CÉSAR, à part.

Que vois-je! un être du sexe des amans!

JULES.

Louissette, ma chaise de poste est à deux pas,  
je viens apprendre mon sort... parlez... faut-il  
que je vive ou dois-je mourir?..

LOUISETTE, jouant l'embarras.

Eh bien... Monsieur...

JULES.

Eh bien...

LOUISETTE.

Eh bien... Monsieur... ne mourrez pas...

JULES.

O merci!

CÉSAR, à part.

O ciel!..

LOUISETTE.

Oui... j'ai vu votre rival... il ne pouvait vous  
être comparé... et puis votre amour m'a paru si  
vrai... si sincère...

JULES.

Que vous lisez bien dans mon cœur!

LOUISETTE.

Vos offres si... honnêtes... si convenables...  
que... je consens à partir avec vous...

JULES.

Vous êtes adorable!.. venez... venez...

LOUISETTE.

Ah! un moment... (A part.) Ça ne ferait pas  
mon affaire...

JULES, tendrement.

Pourquoi hésiter...

LOUISETTE.

C'est que... dans ce costume... avec cette toi-  
lette... un peu trop simple... je n'oserais me

montrer avec vous... dans les hôtels... dans les auberges...

JULES.

Je vous comprends... Il y a encore plusieurs magasins ouverts... je cours acheter et faire porter dans ma voiture une toilette complète... et dans deux minutes... je reviens...

LOUISETTE.

Non : envoyez-moi votre domestique... il appellera M<sup>lle</sup> Louisette.

JULES.

C'est cela... deux minutes seulement... deux minutes...

(Il sort vivement à droite. — La nuit commence.)

SCÈNE XII.

CÉSAR, LOUISETTE.

LOUISETTE, allant vers le café.

Et, maintenant... vite... appelons Floreska.

CÉSAR, se plaçant devant elle.

Oh ! l'horreur !

LOUISETTE, effrayée.

Ah !

CÉSAR.

Oh ! l'abomination !

LOUISETTE.

Comment ! vous avez écouté ?..

CÉSAR.

Tout ! tout ! totalement tout !

LOUISETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah ! pauvre garçon ! ah ! ah !

CÉSAR, outré.

Elle rit !..

LOUISETTE.

Pauvre César !

CÉSAR.

Il n'y a plus de César, Mamzelle !.. je suis plein de confiance en votre vertu... mais cette fois !..

LOUISETTE.

Cette fois... tu es un sot... et un jaloux comme toujours...

CÉSAR.

Comment !..

LOUISETTE.

Je ne puis pas t'expliquer à présent... je te dirai tout... pendant le voyage...

CÉSAR.

Vrai ! nous allons toujours en Italie !

LOUISETTE.

Plus que jamais !

CÉSAR.

Et cet autre ?

LOUISETTE.

Je me moque de lui...

CÉSAR, avec doute.

Bien sûr ? bien sûr ? bien sûr ?

LOUISETTE.

Ah ! si tu doutes encore !..

CÉSAR.

Eh bien ! non ! j'ai confiance... Oh ! Dieu ! oh ! grand Dieu ! quel poids vous m'ôtez !

LOUISETTE.

Cours bien vite aux bagages... vilain soup-

onneux... Tu verras que tu manqueras la voiture...

CÉSAR.

Oh ! que non !.. La maison n'est pas loin... et vous me rendez mes jambes. (Lui baisant la main ; il court à droite et revient.) Louisette !

LOUISETTE.

Eh bien ! quoi ?

CÉSAR.

Vous me rendez mes jambes.

(Il sort, en courant, par la droite.)

SCÈNE XIII.

FLORESKA, LOUISETTE.

LOUISETTE, à la porte du café.

Floreska ! Floreska !

FLORESKA, accourant.

Est-ce fait ?

(Nuit complète, les lumières s'éteignent dans le café.)

LOUISETTE.

Parfait !.. Et de plus, je te fais cadeau d'une magnifique toilette qu'il est en train de m'acheter...

FLORESKA.

Comment jamais m'acquitter envers toi ?.. Je prends toujours la toilette.

LOUISETTE.

Moi, je n'ai besoin de rien... je suis riche... je pars aussi dans un instant... je vais en Italie... prima donna, ma petite... rien que ça !

FLORESKA.

Toi ?..

LOUISETTE.

Mais sans doute !.. engagée par le directeur du théâtre de Milan.

FLORESKA.

Le signor Saltarelli... mon voisin... qui voulait m'emmener ?..

LOUISETTE.

Lui-même... Tu m'écriras à Milan... Toi, tu vas à la terre de ton Jules... je t'adresserai mes lettres à Orléans... je t'apprendrai mes succès.

FLORESKA.

Oh ! n'y manque pas... ne va pas m'oublier... Écris-moi souvent, sans affranchir... c'est Jules qui paiera le port.

LOUISETTE.

Ne crains rien... Mais, pour le moment, occupons-nous de ton départ... le domestique de M. Jules va venir me chercher...

FLORESKA.

S'il allait me reconnaître...

LOUISETTE.

J'ai pensé à tout... D'abord, l'obscurité nous favorise... et puis, ma capote, mon châle\*. (Elle va prendre son châle, qu'elle lui donne et prend le chapeau et le châle de Floreska.) Ils sont un peu passés de mode... mais tu pourras changer au premier relai... (Elle lui baisse son voile.) C'est ça... le voile baissé... ça donne un air de modestie.

\* Louisette, Floreska.

FLORESKA.

On ne me reconnaîtra pas... Tu es la crème des bonnes filles ! laisse-moi t'embrasser...

LOUISETTE.

De tout mon cœur. (Elles s'embrassent.) Et maintenant... (Écoulant.) Chut ! j'entends ton la-  
quais par là. (Elle indique la droite.) Et mon direc-  
teur par ici. (Elle indique la gauche.)

FLORESKA, lui serrant la main.

Adieu.

LOUISETTE.

Adieu.

FLORESKA.

Bon voyage !

LOUISETTE.

Bon voyage !

(Elles se séparent et vont, Louissette vers la gauche,  
Floreska vers la droite.)

## SCÈNE XIV.

LE DOMESTIQUE, FLORESKA, LOUISETTE,  
SALTARELLI.

LE DOMESTIQUE, entrant par le premier plan de  
droite, à demi-voix.

Mamzelle Louissette...

FLORESKA, à demi-voix,

Me voilà !

SALTARELLI, entrant par le premier plan de droite,  
à demi-voix.

Signora Louissette...

LOUISETTE, à demi-voix.

Me voici.

LE DOMESTIQUE, à Floreska.

Monsieur est dans la voiture... il vous at-  
tend... avec tout ce que vous lui avez demandé.

FLORESKA.

Très bien ! (A part.) Gremlin de Jules !

LOUISETTE, à Saltarelli.

Et César ?

SALTARELLI.

Monsieur César ?.. il est déjà installé dans la  
voiture\*. (A part.) Ça n'est pas vrai, et z'en suis  
sharmé... (Haut.) Venez. (A part.) Ze laisse la  
basse.

ENSEMBLE.

AIR : L'heure nous appelle. (PRI AUX CLERCS.)

L'instant est prospère,  
Cachés par la nuit,  
De son doux mystère  
Profitons sans bruit.

( La musique continue en sourdine, pendant la fin de l'acte. Le  
Domestique et Floreska sortent par la droite, Saltarelli et Loui-  
sette par la gauche. Au moment où ils quittent la scène, César  
paraît au fond.)

## SCÈNE XV.

CÉSAR, seul.

(Il arrive par le fond ; il est chargé de sa basse, de  
la guitare de Louissette, d'un parapluie, au bout  
duquel est un petit paquet, et d'un cabas.)

Louissette ! Louissette !.. (Il regarde de tous cô-  
tés.) Eh bien !.. (Regardant du côté par où Floreska  
est sortie.) Ah !.. je reconnais son chapeau... et  
son châle... (Il veut courir et laisse tomber tous  
les objets dont il était chargé ; il les ramasse préci-  
pitairement en disant :) Louissette... me voilà... at-  
tendez... j'y suis...

(Il sort en courant par la droite. Au même mo-  
ment, on entend des deux côtés le roulement de  
deux voitures qui s'éloignent, et les claquements  
des fouets.)

\* Louissette, Saltarelli, Floreska, le Domestique.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une loge d'actrice, au théâtre de la Scala, à Milan; salon octogone. Au fond, l'entrée principale. Au premier plan, à gauche, une porte de dégagement conduisant sur la scène. Du même côté, à l'angle, la porte du cabinet de Saltarelli. Au premier plan, à droite, une fenêtre avec riches rideaux. Du même côté, à l'angle, la porte de l'appartement de Louissette. Une lampe à globe est suspendue au plafond. Riche ameublement. Tableaux. Divans au fond. Fauteuils. Une psyché, entre la fenêtre et la porte de droite. Une toilette avec flambeaux, sonnette, écritoire, etc., au premier plan de gauche.

SCÈNE I.

LOUISETTE, ROSETTA.

(Elles sont en scène au lever du rideau. Louissette, en négligé, est assise devant la toilette, Rosetta est occupée à la coiffer.)

LOUISETTE.

Eh bien ! Rosetta... me trouves-tu bien ainsi ?

ROSETTA.

Ravissante, Signora.

LOUISETTE, à part.

J'en étais sûre.

ROSETTA.

Jamais plus charmante prima donna ne s'est montrée au théâtre de la Scala.

LOUISETTE.

C'est flatteur, ce que tu me dis là... car il ne manque pas de jolies femmes à Milan.

ROSETTA.

Vous les éclipez toutes.

LOUISETTE,

Cela va sans dire... (Se regardant dans la glace.) Cette boucle, un peu plus sur le front...

ROSETTA.

Comme ceci ?

LOUISETTE.

Fort bien.

ROSETTA.

La Signora ne s'habille pas encore ?

LOUISETTE.

Nous avons le temps... Le spectacle ne commence qu'à huit heures... et Saltarelli doit venir me prendre ici, dans ma loge, pour me faire répéter le grand air de la pièce nouvelle, avant la représentation... Les musiciens sont-ils arrivés ?

ROSETTA.

Non : l'orchestre n'est pas même éclairé. La Signora va remporter ce soir un triomphe de plus.

LOUISETTE.

Tu crois ?

ROSETTA.

Et faire de nouvelles conquêtes...

LOUISETTE.

A propos de conquêtes... prends toutes ces lettres... ce sont les soupirs de la journée... ces Italiens... ils prennent feu... comme leur Vénus.

ROSETTA, prenant les billets.

Que faut-il en faire ?

LOUISETTE.

Des papillotes.

ROSETTA.

Quoi ! sans les lire ?

LOUISETTE.

Ah ! je n'ai pas sommeil.

ROSETTA, ouvrant les billets.

Oh ! Signora !.. celle-ci est de ce beau jeune homme de l'avant-scène, qui vous applaudissait si fort hier au soir.

LOUISETTE.

Raison de plus... Fais-en des papillotes.

ROSETTA, lisant un autre billet.

Monseigneur Manfredini vous invite à souper, demain, à sa villa.

LOUISETTE.

Papillotes.

ROSETTA, idem.

Et le riche banquier Villanova... Il vous ouvre un crédit illimité sur sa caisse. (A part.) Ah ! si c'était moi...

LOUISETTE, se levant.\*

Papillotes.

ROSETTA, idem.

Et le vieux comte de Rialto ?..

LOUISETTE.

Papillotes... papillotes, te dis-je !

ROSETTA.

AIR : Une lutte de politesse. (CORTEX.)

Signora ! quel arrêt sévère !  
Couper ces billets ?..

LOUISETTE.

Mais vraiment !

Je suis moins cruelle, ma chère,  
Et les traite plus tendrement.  
De peur qu'ils ne soient infidèles,  
A tous ces papillons, ma foi !  
Je veux d'abord couper les ailes,  
Pour les fixer auprès de moi.

(On frappe doucement à la porte du fond.)

ROSETTA.

On frappe. (Elle va voir à la porte.)

LOUISETTE.

Quelque importun...

ROSETTA, à Louissette.

Monsieur Jules de Langy.

LOUISETTE, à elle-même.

J'avais deviné. (A Rosetta.) Qu'il entre.  
(Elle s'assied. Sur un geste de Louissette, Rosetta sort par la droite quand Jules est entré.)

SCÈNE II.

LOUISETTE, JULES.

JULES.

Salut à la charmante Louissette... Ah ! par-

\* Rosetta, Louissette.

don... je voulais dire : A la ravissante signora Saltarelli.

LOUISETTE.

A la bonne heure ! un vrai courtisan ne doit pas oublier les titres... et vous qui passez pour un des fidèles chevaliers de ma cour...

JULES.

Et qui me flatte de l'être, Signora... Non, vous ne trouverez pas, dans tout Milan, un admirateur plus passionné... plus sincère... Vous me voyez transporté et encore sous le charme que vous m'avez fait éprouver dans le chef-d'œuvre de Bellini... Jamais le rôle de la Norma n'avait été chanté d'une manière plus brillante... jamais il n'avait été rendu avec une pareille puissance dramatique.

LOUISETTE.

Je ne suis encore qu'une pauvre écolière, et c'est à peine si, après six mois d'études assidues, je suis parvenue à prononcer passablement l'italien, et à chanter à peu près juste.

JULES.

Non, parole d'honneur... vous faites tort à votre mérite... Vous avez opéré une révolution au théâtre de la Scala, et je suis fier de vos succès; car une solidarité nationale nous lie... Songez donc ! une chanteuse française réussit en Italie, ce foyer général de toutes les *prime donne* de l'univers... (Tendrement.) Et puis... il est encore une autre motif... moins désintéressé... mais celui-là...

LOUISETTE, se levant vivement.\*

Ah ! pas un mot de ce motif-là... ne réveillons pas une vieille querelle...

JULES.

Me garderez-vous toujours rancune?..

LOUISETTE.

Je le crains.

JULES.

Ne vous ai-je pas pardonné la cruelle mystification que vous m'avez fait subir ?

LOUISETTE.

Oui ; mais moi, je vous pardonnerai moins facilement votre affreuse conduite envers cette pauvre Floreska, qui vous aimait tant...

JULES.

Beaucoup trop !

LOUISETTE.

Et ce malheureux César...

JULES, gaiement.

Qui vous adorait si bien !

LOUISETTE.

Pauvres amis !.. allez, Monsieur, c'est impardonnable...

JULES.

Ah ! pardieu ! Madame... convenez aussi que vous avez trempé pour quelque chose dans la complicité de mon crime... j'étais dans un état d'exaspération... d'irritation... Je pars de Paris, ivre de bonheur et d'amour... croyant vous tenir auprès de moi, dans ma chaise de poste... Mais au premier relai, à la lueur d'un fanal, je trouve à mes côtés... qui?.. Floreska ! mon éternelle Floreska ! Une femme qui s'est imaginé de m'être fidèle, sous le prétexte que je ne l'ai

\* Jules, Louise.

mais pas... et à qui j'avais tenu, durant les ténèbres de la route, les propos les plus tendres, les plus passionnés... J'allais pousser un cri... d'horreur !.. lorsque j'aperçois, monté derrière ma voiture, un homme chargé d'un immense attirail d'instrumens variés... Je le questionne... « Je suis César, répondit-il, j'accompagne mamselle Louissette en Italie... » Notez que nous étions sur la route d'Orléans... Je le prie, je le supplie de descendre... de ne pas augmenter le poids de mes bagages... peine perdue... ce diable d'homme se cramponne obstinément et répète toujours : « J'accompagne M<sup>lle</sup> Louissette en Italie. » Bref ! je feins de me résigner à mon malheureux sort... je roule jusqu'à Orléans ma Coryphée et votre ami César... et là... après les avoir installés dans un bon hôtel...

LOUISETTE.

Oui, je sais le reste... Vous reprenez la poste...

JULES.

Et je cours sur vos traces pour me plaindre à vous de la mauvaise plaisanterie que vous m'avez jouée.

LOUISETTE.

Qu'ont-ils pu devenir ! abandonnés ainsi, sans ressources, à trente lieues de Paris.

JULES.

Ne vous inquiétez pas... Est-ce qu'une Coryphée manque jamais de ressources !.. Et le fidèle César n'était-il pas accompagné de sa basse, de sa guitare, d'un orchestre complet?.. Ils auront fait fortune... et ne pensent plus à nous.

LOUISETTE, vivement.

Ne plus penser à moi ! César ! oh ! c'est impossible !

JULES.

Toujours César !.. Ah ça ! mais, décidément, vous ne feriez croire...

LOUISETTE.

Que je l'aime?.. Eh bien ! qu'y aurait-il d'étonnant à cela ?

AIR : En nous voyant séparés. (ENFANS DE DÉLÈZE.)

Jadis, il était heureux,  
Quand je l'appelais mon frère.  
Et d'une amitié sincère,  
Nous étions unis tous deux ;  
Compagnon de mon enfance,  
Je ne l'ai point oublié,  
Pour moi, jamais de souffrance,  
Sans qu'il en soit prit la moitié ;  
Et de mon destin prospère,  
Je ne jouis qu'à demi,  
Quand je n'ai pas là, mon frère,  
Pour être heureuse avec lui.

JULES, ironiquement.

Je ne veux point blâmer d'aussi beaux sentiments... Mais je crois que M. César aurait eu peu de grâces à me rendre, si je l'eusse amené avec moi... et qu'il n'eût trouvé ici, au lieu de sa chère Louise... que... la signora Saltarelli... la femme de l'indélicat directeur qui l'avait oublié à Paris...

LOUISETTE, s'oublant.  
Oh! cela ne fait rien.

JULES.

Plait-il?..

LOUISETTE, se reprenant.  
Je... je m'entends...

JULES.

Et moi... je crois aussi... Diable! prenez garde, Signora... vous allez me rendre jaloux de M. César...

LOUISETTE.

La rivalité serait peu dangereuse... (A part.)  
pour lui.

JULES.

Ah! vous êtes piquante!.. mais n'importe... je serai opiniâtre... j'y mettrai de l'entêtement... j'attendrai.

LOUISETTE.

A votre aise, Monsieur, à votre aise... j'aime les amours malheureuses... cela m'amuse.

JULES.

Même air que le pr. cèdent.

Vous riez de ma douleur,  
De mon amère tristesse.  
Vous faites de ma tendresse,  
Un jeu cruel pour mon cœur;  
Mais, du moins, dans ma souffrance,  
Il me reste l'avenir,  
Et je sens que ma constance,  
Un jour devra vous fléchir.  
Déjà, quand je vous retrouve,  
Mes maux sont presque oubliés;  
Et des tourmens que j'éprouve,  
J'attends le terme à vos pieds.

tombe aux genoux de Louïsette: Saltarelli entre par la première porte de gauche.)

SALTARELLI, accourant.

Signora!.. Signora!.. (Voyant Jules.) Oh!..

LOUISETTE, à Jules.

Je vous laisse. (Elle sort par la droite.)

JULES, à part, se relevant.

Le mari!

### SCÈNE III.

SALTARELLI, JULES.

SALTARELLI.

Bravo, mon sher ami, très bien... (Allant vers la porte par où Louïsette est sortie.) Ma, par-don... zé...

JULES, l'arrêtant.

Arrêtez, Monsieur, elle n'est pas coupable... et je suis à votre di position.

SALTARELLI.

Vous dites!

JULES, étonné.

Mais, Monsieur... vous m'avez surpris aux pieds de votre femme...

SALTARELLI.

Di ma femme?.. (Comprenant.) Ah!

JULES.

Et je crois vous devoir une ré paration.

SALTARELLI.

Onne réparation!.. Ah! oui... c'est jousté!.. Ma, je n'ai pas le temps dans ce moment-ci...

la répétition d'ou grand morceau il m'attend... (A part.) Que diavolo! ou combat! (Haut.) Piou tard, mon sher ami; piou tard...

JULES, ironiquement.

Quand vous voudrez, Monsieur... (A part.) Pardieu, voilà un mari d'excellente composition... (Haut, et saluant.) Signor...

SALTARELLI.

Bon zour! bon zour!.. (A part.) Qué lé diable l'emporte!

(Jules sort par le fond.)

### SCÈNE IV.

SALTARELLI, LOUISETTE.

SALTARELLI, à la porte de Louïsette.

Allons! venez, venez, Signora... tout le monde il est assemblé, la mousique, le chef d'orchestre et l'illoustre maestro Donizetti... On n'attend piou que vous.

LOUISETTE, entrant.

Et M. Jules... il est parti?..

SATARELLI.

Laissons là votre Mossiou Joules... Si ze n'étais si pressé, ze vous prierais di né pas mi compromettre comme vi le faites... Ce qué ze viens dé voir, il est fort peu gracieux por moi.

LOUISETTE.

Quoi! une querelle! parce qu'un jeune évené a fait la folie de se jeter à mes pieds!..

SALTARELLI.

Jouste au moment où z'arrive!..

LOUISETTE.

Il fallait arriver plus tard.

SALTARELLI.

Ah! c'est trop fort!..

LOUISETTE.

Et puis, d'ailleurs, Monsieur... d'où viennent ces reproches?.. Rappelez-vous nos conventions.

SALTARELLI.

Ze ne dis pas le contraire... ma, vous portez mon nom... et vous m'aviez zouré de le respecter...

LOUISETTE.

Et vous de me protéger contre ces fades adorations auxquelles une actrice est toujours exposée...

SALTARELLI, d un ton aimable.

Oui... ma, pas de mi faire touer en douel par tous vos soupirans... lé métier de director il serait trop fatiguant...

LOUISETTE.

Mais celui de mari vous fait un devoir...

SALTARELLI, avec impatience.

De mari! de mari!.. Enfin, ma shère, ne nous fashons pas... ze n'ai pas le temps aouzourd'hui... et si vi vi mettez en colère votre grand morceau il ira tout de travers.

LOUISETTE, feignant l'impatience et riant en cachette.

Vous faites tout ce qu'il faut pour cela.

SALTARELLI, d'un air soumis.

Eh bien! non, z'ai tort, si vi voulez... z'ai tort... calmez-vous.

LOUISETTE, de même.  
Vous mériteriez bien que ma migraine...

SALTARELLI, vivement.

La migraine! Ah! per l'amor di Dio!.. ne parlons pas de ça!.. ce mot, il me fait venir la shair de poule!.. Sonnez donc que la pièce di ce soir, il doit vi rapporter oune somme immense (lé gloire... et à moi des récettes magnifiques!.. De grace! déphons-nous... la mousique il s'impaticente...

LOUISETTE, allant pour sortir.

Allons! venez... gracieux directeur.

(Au moment où ils vont sortir, par la première porte à gauche, on entend au dehors, sous la fenêtre, un orgue de Barbarie qui joua la ritour nelle de l'air : Ô TOI BEAU LANCIER, etc. Louisette s'arrête comme frappée d'émotion et écoute.)

SALTARELLI, voyant qu'elle ne le suit pas.  
Eh bien?

LOUISETTE, émue.

Attendez... attendez...

(Une voix de femme et une voix d'homme chantent sur l'accompagnement de l'orgue :)

O toi, beau lancier de mon âme,  
Toi, dont l'œil vainqueur, etc.

(L'air continue de manière à ne pas empêcher d'entendre le dialogue suivant.)

LOUISETTE, à part.

Quel souvenir!

SALTARELLI, s'impaticentant.

Per Dio! Signora!.. est-ce per écouter cette mousique enragée?..

LOUISETTE, à part, sans l'écouter.

Ces chanteurs... Est-ce une illusion?.. un rêve?.. oui... c'est bien cela... Ah! l'émotion... le bonheur!..

(Elle chancelle et s'appuie sur le dos d'un fauteuil.)

SALTARELLI.

Eh mais! qu'avez-vous?

LOUISETTE.

J'ai... j'ai ma migraine.

SALTARELLI, avec effroi.

Sa migraine! Oh! c'est cette maudite mousique!..

LOUISETTE.

Je ne répéterai pas... c'est inutile... je jouerai sans cela...

SALTARELLI, désespéré.  
Ma... le maestro il désire...

LOUISETTE.

Ah! dites au maestro que, s'il me contrarie, ma migraine ne me quittera pas de huit jours...

SALTARELLI, vivement.

Ah! grand Diou! No, no, no! ayez votre migraine, ayez votre migraine... Ma, par tous les saints dou paradis! ne faites pas manquer la représentation... oune recette assurée... oune queue qui fait trois fois le tour du théâtre... Soignez-vous bien, ma pauvre petite chatte... ze vas vous envoyer lou médecin de l'administration... il célèbre doctor Rhoubarbini!

LOUISETTE, le poussant vers la gauche.

Non... je n'ai besoin de rien... Allez, je répends de votre représentation...

SALTARELLI, suppliant.

Eh bien! ze mi recomande à vous!

LOUISETTE.

Allez, allez...

SALTARELLI, à part, en sortant.

Ah! que l'infer il confonde les migraines et les prime donne.

(Il sort par la porte de gauche.)

## SCÈNE V.

LOUISETTE; elle va vivement à sa toilette et sonne, ROSETTA paraît par la porte de droite.

LOUISETTE.

Vite, Rosetta, vite, sur la place du théâtre... ces chanteurs arrêtés sous mes fenêtres... conduis-les ici... (La rappelant.) Ah! s'ils te demandent la personne qui t'envoie... pas un mot... Va, va!.. (Rosetta sort par le fond.) Oui, j'ai reconnu leurs voix... et ces couplets que je chantais à Paris, sous les grands arbres des Champs-Élysées... en m'accompagnant sur ma pauvre guitare... aux sons de la basse de César... Oh! ce sont eux... ce sont bien eux... (Elle écoute.) Je les entends... (Allant vers la porte de droite.) Pour rendre leur surprise et leur joie plus complètes... ici... un intant...

(Elle entre dans son appartement.)

## SCÈNE VI.

ROSETTA, puis CÉSAR et FLORESKA.

ROSETTA, à la porte du fond, à la cantonnade.  
Par ici, mes braves gens, par ici.

CÉSAR, en dehors.

Suffit... on arrive.

(Il entre avec Floreska; il porte un orgue de Barbarie.)

ROSETTA.

Très bien! Prenez la peine d'attendre un instant...

CÉSAR.

Suffit... on attendra.

FLORESKA.

Dites donc, ma petite... sans être trop curieuse, on ne pourrait pas savoir ce qu'on nous veut?..

ROSETTA.

Vous le saurez bientôt.

CÉSAR.

Suffit!

(Rosetta entre à droite.)

## SCÈNE VII.

FLORESKA, CÉSAR.

(Ils sont l'un et l'autre couverts de poussière et vêtus de la manière la plus misérable. Floreska est coiffée d'un vieux foulard. Ses guenilles sont arrangées avec une certaine coquetterie; elle porte un cabas et une clarinette.)

FLORESKA, regardant l'appartement.

C'est joliment cossu, ici... Et dire que j'ai eu

un mobilier plus soigné que ça... Gueux de Jules!

CÉSAR, à part.

Nous sommes chez quelque baronne italienne, qui veut nous faire jouer de l'orgue pour amuser ses enfans...

(Il pose son orgue à droite et s'assied dessus. Floreska s'assied à gauche, devant la toilette; elle se regarde dans la glace et arrange ses cheveux, son châle.)

CÉSAR, après une pause.

Eh bien! Coryphée.

FLORESKA.

Eh bien! mon pauvre César!

CÉSAR.

En v'là-t-il un ruban de queue que nous dévidons sur toute espèce de route royales, départementales et vicinales!..

FLORESKA, soupirant.

D'Orléans à Paris!

CÉSAR.

Et de Paris à Milan... deux cent quarante-trois lieues!.. plus que ça d'étapes.

FLORESKA.

J'aurais mieux aimé le chemin de fer de Versailles... s'il avait passé par ici...

CÉSAR.

Je crois bien... avec vos pieds de coryphée, compter les semelles sur les grands chemins... c'est cuisant!

FLORESKA, regardant ses soulers.

Il appelle ça des semelles! des feuilles de papier en ruine! Scélérat de Jules!

CÉSAR.

Oh! oui!.. votre Jules... encore un que je porte dans mon orgue... lui et le Sauterelli, en voilà deux qui sont de mes amis!

FLORESKA.

Le brigand!.. nous planter là, à Orléans... dans un hôtel superbe, je ne dis pas...

CÉSAR.

Mais, absence complète de numéraire et autres nécessités de la vie.

FLORESKA.

Heureusement que j'avais sur moi quelques bijoux... mes boucles d'oreilles.

CÉSAR.

Et moi, ma basse et ma guitare, que nous avons transformées en ce gracieux instrument, dont la manivelle nous a nourris...

FLORESKA.

De pommes de terre.

CÉSAR.

Logés...

FLORESKA.

Dans des galetas...

CÉSAR.

Habillés...

FLORESKA.

Joliment!..

CÉSAR.

Et pas blanchis...

FLORESKA.

Monstre de Jules!

CÉSAR.

Eh bien! tout ça me serait encore égal, si

nous avons pu découvrir la moindre nouvelle de Louisette... Mais rien! rien! toujours rien! Arrivés à Milan, j'espérais voir enfin tous nos maux, toutes nos fatigues oubliés!.. en retrouvant Louisette, notre pauvre amie... Je me présente à la porte du théâtre, je demande le directeur... On regarde mes habits, et on me répond: « Il n'y est pas. » Alors, je m'informe... Je questionne les passans... « Vous ne connaissez pas M<sup>lle</sup> Louisette?.. — Qu'est-ce que c'est que ça, M<sup>lle</sup> Louisette?.. — Eh oui! une chanteuse qui exerçait à Paris, devant le café des Champs-Elysées, et qui est venue ici pour être prima donna. » Aussitôt, on me rit au nez et on me tourne le dos... Et moi, le cœur serré, des larmes plein les yeux, je suis encore obligé de chanter pour ne pas vous laisser mourir de faim.

FLORESKA.

Avec ça qu'ils sont généreux dans ce pays-ci. Je ne sais pas comment tout ça finira... mais ces Italiens ne m'ont pas l'air de mordre beaucoup à l'orgue de Barbarie, les barbares!.. Et un de ces quatre matins, je nous vois réduits à consommer nos instrumens à déjeuner...

CÉSAR.

Ce serait dur!

FLORESKA.

Je ne digérerais jamais ça!.. Gredin de Jules!

Acte des deux Divorces.

Dans mon malheur extrême,  
Que j'aurais de plaisir,  
A te voir, ici même,  
Pour te faire souffrir.  
Où! monstre, dans ma rage,  
Dans mes transports jaloux,  
J' t'arracherais l' visage...  
Et j' t'emprunt'rais cent sous.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LOUISETTE, entre ouvrant la porte et les écoutant; elle est en riche costume de théâtre.

LOUISETTE, à part.

Ils sont là!

FLORESKA.

Et ta Louisette aussi! Comme si elle n'aurait pas pu nous écrire!..

CÉSAR, ironiquement.

Ah oui!.. à M. César, en France!.. Non, voyez-vous! ne l'accusez pas... tout ce qui est arrivé, ce n'est pas par sa faute, j'en suis sûr...

LOUISETTE, à part.

Bon César!

CÉSAR.

Et qu'elle soit loin ou près de nous, dans la misère ou dans l'opulence, elle pense à nous... j'en mettrais mes deux mains au feu... Elle m'aime toujours... C'est que je la connais, moi!

LOUISETTE, courant à lui.

Et tu la connais bien, mon frère!

CÉSAR, avec un grand cri.  
 Oh bah!  
 FLORESKA, avec stupéfaction.  
 Louisette!  
 CÉSAR, se frottant les yeux.  
 C'est pas elle!  
 LOUISETTE, les embrassant.  
 Oui ! c'est bien moi ! votre Louisette ! votre  
 meilleure amie!..

ENSEMBLE.

Air espagnol.

O moment enchanteur !  
 Pour moi quel bonheur !  
 Quelle ivresse !  
 Je vois, de mon destin,  
 Le chagrin  
 Fuir enfin !  
 Pour moi, plus de souci !  
 Dans mes bras, ici,  
 Je le presse !  
 Ah ! je crains de mourir,  
 De mourir  
 De plaisir !

FLORESKA.

Non, ce n'est pas, je crois,  
 Un mensonge !

CÉSAR.

Plus belle qu'autrefois,  
 Je la vois.

LOUISETTE.

Oui, si c'est le transport  
 D'un vain songe,  
 Oh ! mon beau rêve d'or,  
 Reste encor.

REPRISE.

O moment enchanteur, etc.

CÉSAR.

Louisette !

LOUISETTE.

César !.. Floreska !

CÉSAR, follement.

Oh ! Dieu ! oh ! Dieu !.. s'il était permis de ca-  
 brioler un brin... sur ces beaux tapis!.. six mois!  
 six grands mois sans vous voir !

LOUISETTE.

Tu ne m'en veux donc pas d'être partie sans  
 toi ?

CÉSAR.

Vous?.. avec mauvaise intention?.. je ne l'ai  
 pas cru !

LOUISETTE.

Et tu as eu raison... on m'a cruellement  
 trompé...

CÉSAR, avec colère.

Qu'est-ce que je disais!.. c'est ce vieux sal-  
 timbanque italien... oh ! mais... à présent, nous  
 réglerons nos comptes.

LOUISETTE.

Point de rancune !.. songe que c'est à lui que  
 je dois tout...

CÉSAR, calmé.

Suffit!.. du moment qu'il a votre protection...  
 on le comblera d'amitiés.

FLORESKA.

Il t'a donc empaquetée dans des billets de ban-  
 que?.. nous te retrouvons dans un luxe Chaussée-  
 d'Antin!..

LOUISETTE, les regardant.

Et vous, mes pauvres amis ! dans quelle mi-  
 sère..

FLORESKA, regardant sa toilette.

Heu, négligé de voyage !

CÉSAR, se regardant.

Ah ! c'est à cause de la tenue?.. oui, nous  
 avons pris nos autres effets à nos repas.

FLORESKA.

Un moment de gêne...

CÉSAR.

Et vous, M<sup>lle</sup> Louisette!.. c'est à vous tous  
 ces beaux meubles?.. toutes ces belles choses?..

LOUISETTE.

Vous êtes ici dans ma loge de théâtre... et  
 dans le boudoir de mon appartement...

FLORESKA.

Un boudoir... une loge... ah ! ça me rappelle  
 mon pauvre Opéra...

CÉSAR.

Allons!.. la Coryphée qui s'attendrit...

FLORESKA.

Décidément, tu as donc réussi ?

LOUISETTE.

Au-delà de mes espérances... je suis la diva à  
 la mode dans Milan ! on m'accable de couronnes,  
 de bravos, et de compliments... qui seraient ca-  
 pables de me tourner la tête, si je n'avais le bon  
 esprit de les prendre pour ce qu'ils valent... en-  
 tourée d'hommages, enviée de tous, les riches  
 dilettanti de la ville m'adressent des propositions  
 dorées, les jeunes gens me donnent des sérénades,  
 et me jurent que si je ne me laisse attendrir, ils se  
 tueront pour moi !

FLORESKA.

Absolument comme à Paris, les charlatans !

LOUISETTE.

Absolument... et moi, je leur réponds...

CÉSAR, inquiet.

Vous leur répondez ?

LOUISETTE, riant.

De m'envoyer leurs lettres de faire part, de  
 peur que je ne manque d'assister à leur funé-  
 railles...

FLORESKA.

En as-tu reçu ?

LOUISETTE.

J'attends toujours.

FLORESKA.

Toujours... comme à Paris.

CÉSAR.

Elle laisse les hommes se périr pour elle ; oh !  
 la brave fille !.. mais pardon, si je me permets,  
 Mamzelle... vous qui êtes la chanteuse en vogue,  
 vous devez être connue de tout Milan...

LOUISETTE.

A peu près.

CÉSAR.

Comment donc qu'il se fait, que lorsqu'en arri-  
 vant j'ai demandé de vos nouvelles...

LOUISETTE.

Personne n'a pu t'en donner?.. c'est que sans doute, tu as parlé de M<sup>lle</sup> Louissette...

CÉSAR.

Mais, dam !..

LOUISETTE.

Cela est tout simple... personne ici ne me connaît sous ce nom-là... Je ne pouvais le garder en paraissant sur un théâtre italien... et j'ai dû accepter malgré moi, bien malgré moi...  
(Le Régisseur entre.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE RÉGISSEUR.

LE RÉGISSEUR, entrant par le fond.

Signora...

LOUISETTE.

Ah ! c'est M. le Régisseur...

LE RÉGISSEUR.

Peut-on frapper les trois coups?..

LOUISETTE.

Ah mon Dieu ! moi qui avais oublié... mais complètement !.. (Au Régisseur.) Deux secondes... qu'on m'attende deux secondes... je descends...  
(Le Régisseur sort.)

SCÈNE X.

CÉSAR, LOUISETTE, FLORESKA.

LOUISETTE.

Je ne pensais plus qu'à vous seuls, mes bons amis... vous me voyez dans mon costume de théâtre... je remplis ce soir un rôle nouveau dans un opéra de Donizetti...

CÉSAR.

Danizette ?

LOUISETTE.

Donizetti !

CÉSAR.

Ah?.. connais pas.

LOUISETTE.

Vous serez dans la salle?..

CÉSAR.

Si nous y serons !.. et armés de nos deux battoirs, encore !.. ah ! crédie ! si j'avais ma basse !..

FLORESKA.

Dis donc, y aurait pas moyen de faire un bout de toilette, pour le spectacle?.. je suis un peu chiffonnée...

CÉSAR.

J'appnie la Coryphée. (Il prend son orgue.)

LOUISETTE.

Que je suis folle !.. mais sans doute !.. (A Floreska.) Là, dans mon appartement : en un clin-d'œil, Rosetta te transformera... (A César.) Et toi, ici, dans ce cabinet...\* tu trouveras...

CÉSAR.

Des habits masculins... dans votre voisinage...

LOUISETTE, souriant.

Un petit retour de soupçon?..

\* Louissette, Floreska, Cesar.

CÉSAR.

Enfin ! suffit... j'ai confiance...

LOUISETTE,

Tu descendras ensuite sur le théâtre... le Régisseur te fera placer.\*

FLORESKA.

Et moi?..

LOUISETTE.

Toi?.. (Réfléchissant.) Attends... (A part.) C'est cela... (Haut.) Ne bouge pas d'ici... je t'envverrai quelqu'un pour t'accompagner dans une loge...

FLORESKA.

Vrai !

LOUISETTE.

Un beau cavalier qui me fait la cour.

FLORESKA.

Un prince italien?..

LOUISETTE.

Tu verras.

FLORESKA, à part.

Ma foi, tant pire ! voilà assez long-temps que je suis fidèle à ce monstre de Jules !

LOUISETTE.

Vite, mes amis, hâtez-vous.

CÉSAR.

Ah ! crédie ! si j'avais ma basse !

ENSEMBLE.

Air : Ah ! quel plaisir.

CÉSAR et FLORESKA.

Je vais l'entendre et l'applaudir,

Ah ! pour moi, quel plaisir !

De mes bravos, de mes viva,

La salle éclatera.

LOUISETTE.

Venez m'entendre et m'applaudir,

Ah ! pour moi quel plaisir !

De leurs bravos, de leurs viva,

La salle éclatera.

(Cesar entre dans le cabinet de gauche, Floreska dans l'appartement de Louissette.)

SCÈNE XI.

LOUISETTE, seule, se plaçant à sa toilette et se disposant à écrire.

Vite ! deux mots à M. Jules... je prépare ici une scène de reconnaissance à laquelle je suis désolée de ne pouvoir assister... mais pourtant, pas de perfidie... ne l'abusons pas par de menteuses espérances. (Elle écrit.) « Monsieur, venez » bien vite dans la loge de la signora Saltarelli, » quelqu'un qui vous aime plus que vous ne le » méritez, vous y attend... discrétion, mystère ! » Il viendra... il est assez fat pour cela... (Elle sonne, un domestique parait au fond.) Vous connaissez la loge de M. Jules de Langy ? la première avant-scène de droite... allez : vous remettrez ceci... à lui seul. (A part.) Et moi, pour ne pas me faire attendre plus long-temps... par l'escalier de dégagement qui conduit sur le théâtre... ce pauvre Saltarelli doit-être dans une fureur !..

(Elle sort par la première porte de gauche.)

\* César, Louissette, Floreska.

## SCÈNE XII.

LE DOMESTIQUE, puis SALTARELLI.

LE DOMESTIQUE, seul.

Un billet doux !.. voilà bien la première fois que la Signora...

SALTARELLI, entrant par le fond, tout essouffé.  
Signora! signora!

LE DOMESTIQUE.

Elle vient de descendre par le petit escalier.

SALTARELLI, se jetant dans un fauteuil et s'essuyant le front.

Ah! Diou soit béni!

LE DOMESTIQUE, à part.

Allons remplir ma commission.

(Il sort par le fond.)

SALTARELLI, se levant.

Diou soit béni!.. cette chanteuse il me fera perdre l'esprit et les zambes!.. je souis rendou!.. ze souis partagé entre la zoie, le shagrin, l'espérance, et la frayeur... D'oun côté, oune salle comble, et le Grand Douc qui ne fait l'honneur insigne d'assister à la représentation... zoie!.. d'altra part, lou director dou théâtre di Bordeaux qui mi fait la politesse insigne d'assister aussi à la représentation... et qui veut me enlever ma prima donna... shagrin!.. Espérance; l'immense succès que z'attends... Frayeur: lou grand morceau que la diva il n'a pas voulu répéter, et qu'il peut fort bien chanter fort mal!.. ah! que lou métier di directeur il est oun infernal métier!.. courons bien vite voir en bas ce qui se passe... (Il va pour sortir par le fond, et s'arrête en voyant sortir César de son cabinet.) Eh! qu'es aco?

## SCÈNE XIII.

SALTARELLI, CÉSAR.

CÉSAR, revêtu d'habits trop grands pour lui, à part.

Je balotte un peu là-dedans: mais, c'est égal, ça me va très bien... et puis, à présent que j'ai retrouvé Louissette, et que je suis exposé à faire une foule de repas par jour!..

SALTARELLI, à part.

Qu'est-ce que ze vois! oun étranzer sortant di mon cabinet?..

CÉSAR, à part.

Tiens! il y a du monde!.. sans doute le Régisseur qui vient me chercher... (Il se boutonne et tousse d'un air d'importance.) Hum! hum!

SALTARELLI, à part.

Ah ça! mais, Diou me pardonne!.. c'est moun habit qu'il a sur le corps. (S'approchant.) Hé! dites oun peu, moun ami.

CÉSAR, se retournant.

Le Sauterelli!..

SALTARELLI, reculant.

La basse!..

CÉSAR.

N'ayez pas peur... je vous dois bien quelque chose... mais Louissette m'a dit de vous pardonner...

SALTARELLI, à part.

La basse, ici... dans moun habit!

CÉSAR.

Vous m'avez procuré six mois de douleur; mais vous avez fait son bonheur, à elle: nous sommes quittes... je ne vous en veux plus. (Lui tendant la main.) Ça va bien?

SALTARELLI, qui a toujours regardé l'habit de César.

Ma, non... ça va mal... il vous est trop grand...

CÉSAR.

Plait-il? (Comprenant.) Ah! (Montrant son habit.) Ça?.. c'est juste.

SALTARELLI.

Ma, non... au contraire, trop larze!

CÉSAR.

C'est possible... il me convient tout de même... en me bourrant de macaroni, il me collera mieux...

SALTARELLI.

Di macaroni!.. ma, malheureux! cet habit il est à moi!

CÉSAR.

A vous?.. ah bah!.. au fait, je ne dis pas. (Montrant le cabinet.) Je l'ai trouvé là... avec le pantalon...

SALTARELLI.

La coulotte, aussi! (A part.) Ze souis volé!.. (Haut.) Mon sher, vous allez mi faire le plaisir de sortir de là-dedans, et tout de souite.

CÉSAR.

Ah ben non!.. j'y suis... j'y suis à mon aisé... j'y reste... et comment est-ce que je ferais pour aller applaudir Louissette.

SALTARELLI.

Vous ne l'applaudirez pas dans mes coulottes...

CÉSAR.

J'y suis par la volonté de Louissette... et je n'en sortirai que par la puissance des baionnettes!.. ah mais!

SALTARELLI.

C'est la chanteuse qui vous a dit?.. voilà oune fille qui est d'oun sans zène!..

CÉSAR.

Et je vais lui faire part de l'accueil que vous faites à son César.

SALTARELLI, vivement.

Non! non! moun ami César! gardez!... (A part.) Elle serait capable d'avoir encore oune migraine et di me faire rendre l'arzent des billets. (Haut.) Restez dedans, puisque vous y êtes.

CÉSAR.

A la bonne heure!.. je ne vous les gâterai pas... à présent, signor Sauterelli, conduisez-moi au théâtre... à une bonne place, hein?.. d'où je puisse bien la voir... bien l'entendre!..

SALTARELLI.

Allons, venez... (A part.) Ce garçon-là il est mon antipathie... ah! sans la peur de la migraine... (Il le menace d'un coup de pied; César se retourne; Sauterelli lui dit d'un ton amical.) Passez donc, mon sher ami, passez!

(Ils sortent par le petit escalier.)

## SCÈNE XIV.

JULES, entrant par le fond. Il voit sortir Saltarelli.

A merveille! Saltarelli s'en va! il me cède la place... Ce mari-là a été créé et mis au monde pour son emploi... mais je n'ose croire encore... Un changement si subit, si inespéré... (Montrant le billet de Louissette.) Cela est écrit pourtant... en toutes lettres... (Il lit.) « Quelqu'un qui vous aime plus que vous ne le méritez... » C'est bien cela... un léger reste de rancune pour mettre sa conscience en règle avec les absents... Enfin, je triomphe... J'en étais sûr... en amour... persévérance et succès sont synonymes... (Montrant le boudoir.) Elle est là... près de moi... une simple porte nous sépare... (Il s'approche de la porte.) Si j'osais...

Air du Petit chapeau.

Du moins, si je pouvais,  
Pour charmer mon attente,  
Voir sa taille élégante,  
Admirer ses attraits.

(Il regarde par la serrure.)

Oh! c'est divin!

A mes regards ravis,  
Sa gentille tournure  
Semble doubler le prix  
De sa riche parure.  
Sa grace à sa parure  
Ajoute un nouveau prix.

Quel dommage!.. je ne puis voir ses traits... mais la toilette est achevée... elle va venir... éloignons-nous... qu'elle ne soupçonne pas mon indiscretion... Oh! Floreska! je suis peut-être un grand coupable... mais, plus que jamais, ma chère amie, je sens le bienfait de votre absence!

## SCÈNE XV.

JULES, FLORESKA, ROSETTA.

ROSETTA, entre ouvrant la porte, regarde et dit à Floreska qui est derrière elle.

Oui, madame, la personne est là.

FLORESKA, bas.

Sais-tu son nom, petite?..

ROSETTA, bas.

M. Jules de Langy.

FLORESTINE, à part.

Jules ici!.. Ah! je vais m'évanouir!..

ROSETTA.

Qu'avez-vous, madame?

FLORESKA, se remettant.

Oh! rien... rien... laisse-moi.

(Rosetta sort par le fond.)

## SCÈNE XVI.

JULES, FLORESKA.

FLORESKA, à part, se cachant avec un éventail.  
Et moi qui me faisais belle pour ce... paltoquet!..

JULES, à part.

Approchons!.. D'honneur, je tremble comme un amoureux de vingt ans.

FLORESKA, à part.

Il y vient... il y vient... O mes nerfs!..

JULES, doucement.

Louissette... je me rends à vos ordres... ivre de reconnaissance... d'amour... Qu'un regard me confirme le doux aveu que votre main a tracé...

FLORESKA, à part.

Je comprends tout!.. c'est Louissette!.. Je vais t'en donner des aveux!

JULES.

Pourquoi ce silence? Voulez-vous me punir encore d'avoir abandonné cette folle de Floreska!

FLORESKA, à part.

Il avoue... O mes nerfs! ô mes nerfs!.. ça va partir!

JULES, plus pressant.

Quelle rigueur!.. Puisque vous me privez de vos regards... du charme de votre voix... que du moins... cette main jolie...

FLORESKA, à part.

Ça part. (Lui donnant un soufflet.) La voilà!

JULES, reculant épouvanté.

Floreska!.. C'est le diable!

FLORESKA.

Malhonnête!

JULES, avec dépit.

Encore joué par la chanteuse!

FLORESKA.

Tu ne m'attendais pas?

JULES.

Mais non... je conviens... Ah! Floreska! qu'êtes-vous venue faire ici?.. Pourquoi avez-vous quitté Orléans sans ma permission?

FLORESKA.

Sa permission! l'infâme!.. Hé bien! il est gentil!.. mais pour te retrouver... te confondre... t'arracher les yeux!..

JULES.

Calmez-vous, ma chère... point de scène... nous ne sommes pas ici sur le théâtre.

FLORESKA, hors d'elle-même.

De l'ironie!.. Ah! ne m'agacez pas, Jules, ou je vais éclater!.. Vous êtes un chenapan! Je vous dis que vous êtes un chenapan!\*

JULES, à part.

Il faut l'apaiser... c'est le seul moyen de me tirer de là.

FLORESKA.

Moi! qui l'adorais, l'ingrat! M'abandonner deux fois!

JULES, avec sentiment.

Quoi! vous avez pensé?... Vous me connaissez mal, Floreska... Une affaire des plus graves... mes chevaux qui se sont emportés...

FLORESKA.

Jusqu'en Italie? comme les anciens du Carrousel.

\* Floreska, Jules.

JULES.  
Oh!.. une fois lancés!..

FLORESKA.  
Et, tout à l'heure... ces propos que vous croyiez adresser à Louisettes...  
JULES.  
Vous n'avez pas compris...  
FLORESKA.  
Que trop!..

JULES.  
Eh non! je savais que c'était vous...  
FLORESKA.  
Vous mentez...  
JULES.  
Ah!  
FLORESKA.  
Vrai?  
JULES.  
Louisettes m'avait tout dit.  
FLORESKA.  
Ce n'est pas une craque?  
JULES.  
Jamais... Je me reconnaissais quelques torts envers vous... et je voulais, en expiation, vous donner le plaisir de vous venger.  
FLORESKA, se rapprochant de lui et lui prenant les mains.  
Est-ce bien sûr?... (A part.) Il est capable de mentir encore... (Haut.) C'est égal, je vous crois... j'ai besoin de vous croire. Ah! Jules!.. vous avez été bien cruel envers moi!.. vous avez fait preuve d'une bien mauvaise éducation!  
JULES, tendrement.  
Oubliez le passé... pour ne plus vous souvenir que de mon repentir... de mon amour présent...  
FLORESKA, s'appuyant sur son bras.  
Bien vrai?  
JULES, tendrement.  
Oh! oui!  
FLORESKA.  
Eh bien! je vous pardonne!  
JULES.  
Trop bonne, mille fois! (A part.) Ah! Signora, deux mystifications, c'est trop!  
(Musique au théâtre, qui continue jusqu'au monologue de Floreska.)  
FLORESKA.  
Qu'est-ce que c'est que cela?  
JULES.  
L'ouverture de la pièce nouvelle.  
FLORESKA.  
Oh! je veux y être... Allons dans votre loge...  
JULES.  
Dans ma loge?  
FLORESKA.  
Est-ce que je vous fais honte?  
JULES.  
Au contraire... je dis : Venez dans ma loge... (A part.) Une fois placée... je la lâche... et nous verrons bien...  
FLORESKA, appuyée sur son bras.  
Allons, venez... méchant!..

(Ils vont vers le fond.)

## SCÈNE XVII.

JULES, FLORESKA, CÉSAR.

CÉSAR, entrant pâle et agité.  
Ah! Coryphée! si vous saviez!..  
FLORESKA.  
Ah! mon Dieu! comme il est pâle!  
JULES, à part.  
M. César!.. Toute la famille est donc tombée des nues!  
CÉSAR, apercevant Jules, distrait.  
Ah!.. M. Jules!.. bonsoir... (A Floreska.) Il faut que je vous parle.  
FLORESKA.  
Qu'y a-t-il donc?  
JULES.  
Je vous laisse avec M. César.  
FLORESKA.  
N'allez pas vous sauver encore!  
JULES.  
Vous me retrouverez dans ma loge.  
(Il sort par le fond.)

## SCÈNE XVIII.

FLORESKA, CÉSAR.

FLORESKA.  
Eh bien!.. parle, César... ce trouble? cette pâleur?..  
CÉSAR.  
J'ai perdu Louisettes! perdu pour jamais!  
FLORESKA.  
Que veux-tu dire?  
CÉSAR.  
Qu'elle n'est plus libre... elle est mariée... avec le Directeur.  
FLORESKA.  
Avec Saltarelli?  
CÉSAR.  
Ce sont de ces choses qui ne semblent pas possibles... pas vrai?  
FLORESKA.  
Et la sournoise qui ne nous en a rien dit!  
CÉSAR.  
Elle n'a pas osé... à cause de moi... Mais, tout à l'heure... j'étais dans la salle... à l'orchestre... au milieu de tous les admirateurs de la prima donna... C'était, autour de moi, des éloges, des louanges... que vous ne pouvez pas vous en faire une idée!.. Et moi, j'écoutais tout ça... sans respirer... je recueillais toutes ces paroles... Il me semblait qu'elles s'adressaient à moi... Ça me grisait comme un vin capiteux... Mais, bientôt, dans ces conversations, j'entends prononcer un nom... puis, ce nom revient encore... Il est mêlé à ce concert d'admiration comme une note fausse qui me déchire l'oreille... et le cœur. Ce nom, c'était celui de la signora Saltarelli!.. Enfin, c'est plus fort que moi... je n'y tiens plus... faut que je sache... je demande à mon voisin, en tremblant : « Quelle est cette signora Saltarelli, dont on dit tant de bien? — D'où venez-vous donc? qu'il me répond, pour ne pas connaître la divine prima donna... la femme de Saltarelli, le Directeur. » Ces mots

me portèrent un coup!.. Je crus que j'allais tomber... A ce moment, l'ouverture commença... et moi, je sentis que je n'aurais pas la force de la voir... de l'entendre... et... je suis venu...

FLORESKA.

Pauvre César!.. Mais, enfin, on ne sait pas... elle a peut-être été forcée...

CÉSAR.

Faut que ça soit.

FLORESKA.

Et puis... à présent qu'elle avait une position... de la gloire... t'épouser, toi, pauvre garçon qui n'as rien.

CÉSAR.

C'est ce que je me dis... Aussi, je ne lui en veux pas... Je ne lui ferai pas de reproches... C'était dans sa destinée d'être heureuse, sans moi...

AIR : N' nous plaignons pas. (Premier acte.)

N' nous plaignons pas... Si l' sort contraire  
Veut fair' son bonheur sans le mien,  
Résignons-nous, ne disons rien...  
Sur ma douleur, il faut me taire!  
Malgré moi, si je pleure, hélas!  
Cachons-lui ma peine mortelle!  
En m'éloignant, j' dirai tout bas:  
« Je souffre bien... mais c'est pour elle... »  
N' nous plaignons pas!

FLORESKA, pleurant.

Allons! bon! voilà les larmes qui déménagent!..

CÉSAR.

Seulement... Coryphée... vous lui direz que je l'aime toujours... que je lui pardonne... pas vrai?.. vous le lui direz...

FLORESKA.

Que veux-tu faire?

CÉSAR.

Le dernier sacrifice que je lui dois...\*

FLORESKA, effrayée.

Quoi!.. malheureux!..

CÉSAR.

Oh! n'ayez pas peur... je ne veux pas mourir... ça lui coûterait un remords... (On entend applaudir au théâtre.) Vous entendez?.. Ma figure triste gênerait toute sa joie... Allons! Coryphée... laissez-moi... ne me retenez pas... Vous voyez bien que c'était écrit... Oh! c'est égal... le coup est porté... (Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIX.

FLORESKA, seule.

Oh! c'est abominable!.. moi, qui croyais valoir moins qu'elle... Je n'aurais jamais trompé ainsi ce pauvre garçon... parce que, enfin... si j'ai des défauts, j'ai au moins la qualité d'être fidèle... (On applaudit encore au théâtre.) Mais... voilà... les succès l'ont enivrée... (On entend tout-à-coup des chut couvrir les applaudissements et un grand tumulte.) Eh bien!.. qu'est-ce que c'est que cela?.. on siffle! Moi qui parle de succès!..

\* César, Floreska.

Est-ce la signora Saltarelli qu'on arrange ainsi?.. (Le tumulte redouble.) Ah! mon Dieu!.. quel vacarme!.. quel tapage!.. ça me rappelle mes débuts de Paris...

SCÈNE XX.

SALTARELLI, LOUISETTE, FLORESKA,  
ACTEURS, ACTRICES, arrivant par le fond.

(Les actrices soutiennent Louissette et la font assise.)

CHOEUR du Triplet bleu.

Quel fracas sans égal  
Et quel bruit infernal!  
Quel horrible tapage!  
Ils ont tous, dans leur rage,  
Outragé la diva.  
Jamais, la Signora,  
Ne s'en consolera.  
Vraiment, elle en mourra.

(REPRISE DU CHOEUR.)

SALTARELLI, se laissant aller sur un fauteuil.  
Ah! ze souis oun director trépassé!

FLORESKA.

Comment!.. c'est à toi... ma pauvre Louissette?..

LOUISETTE, accablée.

Ah! je n'y comprends rien... Accueillie à mon entrée par des applaudissements universels... les bravos avaient redoublé au commencement de mon grand air... quand, tout-à-coup... de divers points de la salle... un bruit...

FLORESKA.

Oui... j'ai entendu... des fausses notes de piston...

SALTARELLI, se levant.

Ze vous l'avais prédit, ma shère! vis avez voulu shanter lou grand morceau, lou morceau capital, sans répéter... Ces écolières, ils sont d'oun amour-propre! d'oun orgueil!.. voilà!.. Et devant lou Grand Douc encore... qui m'avait fait l'honneur insigne...

LOUISETTE, l'interrompant avec humeur.

Est-ce ma faute... si une cabale...

SALTARELLI, se récriant.

Oune cabale!.. voilà le grand mot!.. la cabale, ma shère... c'est que vis avez shanté faux... mais faux comme oun zeton... Vous avez donné lou *si* bémol au lieu dou *si* naturel.

TOUS.

Oh! non.

LOUISETTE.

Mais, je vous atteste...

SALTARELLI, frappant du pied.

Lou *si* bémol!.. ze l'ai bien entendu, per Dio!.. aussi bien que les autres sif... (Se bouchant les oreilles.) Ah!..

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, CÉSAR.

(Il sort du cabinet ; il a repris ses habits et son orgue.)

CÉSAR, à part.

Que veut dire tout ce monde ici ?.. Elle est là !.. Sans doute, ses amis qui viennent la complimenter... et moi... je ne puis pas même lui dire adieu...

(Il s'éloigne en gagnant la porte du fond.)

FLORESKA, qui a réfléchi, à Louisette.

Je devine !.. Avais-tu dit à Jules que j'étais dans ta loge ?..

LOUISETTE.

Moi ?.. non... mais...

FLORESKA.

C'est ça... le tartufe !.. il mentait... et... c'est lui qui t'a fait siffler...

CÉSAR, avec éclat.

Siffler Louisette !.. et je n'étais pas là !

(Mouvement.)

SALTARELLI, FLORESKA, LOUISETTE.

César !..

(Il a déposé son orgue, et s'avance au milieu du groupe qui s'est ouvert devant lui.)

LOUISETTE.

César ?..

CÉSAR.

Ah ! pardon, mamzelle... (Se reprenant.) Madame... c'est que... j'avais pensé que dans la circonstance vous pouviez avoir besoin de moi... Il y a donc des gredins qui...

LOUISETTE.

Mais... ce costume... cet instrument...

CÉSAR.

Oui, mon orgue, mon habit de chanteur des rues...

SALTARELLI, à part.

Il est sorti dé ma coulotte !

LOUISETTE.

Et où allais-tu ?

CÉSAR.

Je m'en retournais... aux Champs-Élysées.

LOUISETTE.

Comment ! me quitter... sans rien me dire... au moment où un malheur...

CÉSAR.

Du moment que vous êtes malheureuse... si vous voulez... je resterai. Il paraît qu'il y a des gredins qui...

LOUISETTE.

Mais pourquoi ce départ ?

CÉSAR, embarrassé.

Dam ! j'avais appris que vous n'étiez plus seule... que... vous aviez un protecteur... alors, j'étais inutile...

LOUISETTE.

Explique-toi.

CÉSAR, avec douceur.

Vous ne me comprenez pas, signora Saltarelli.

SALTARELLI, avec humeur.

Saltarelli, Saltarelli !.. La signora, il fait beau coup d'honneur à mon nom.

LOUISETTE.

Rassurez-vous, Monsieur... Ce nom que vous m'aviez prêté pour faciliter mes débuts sur une scène italienne... peut-être aussi, pour recueillir un reflet des succès que j'ai obtenus, ne supportera pas le déshonneur qui vient de m'atteindre... En vous le rendant aujourd'hui, la honte ne pèsera plus que sur moi.

TOUS.

Qu'entends-je !

CÉSAR, transporté.

Elle serait libre ?

SALTARELLI.

A votre aise...

LOUISETTE.

Oui, libre... Et maintenant, pour récompenser un brave garçon que j'ai toujours trouvé bon et fidèle aux jours d'adversité...

CÉSAR.

Oh ! c'est de moi qu'elle parle !..

TOUS.

Expliquez-vous !

LOUISETTE.

Écoutez tous !..

Aix des deux Pigeons.

J'étais petite fille,  
J'avais faim, j'avais froid,  
Une pauvre famille  
M'accueillit sous son toit.

(A César.)

Dans nos jours de détresse,  
Tu suivis mon destin, (BIS.)  
Partage ma richesse,  
J'ai partagé ton pain.

Et qu'à l'orpheline,  
La bonté divine,  
Au lieu d'un ami,  
Accorde un mari,  
César, sois mon mari.

TOUS.

Et qu'à l'orpheline,  
La bonté divine, etc.

CÉSAR, transporté.

Oh ! Louisette ! Louisette !.. c'est-il Dieu possible !.. Moi, votre mari !..

SALTARELLI, à part.

La chanteuse il épouse la basse !..

FLORESKA.

O scélérat de Jules !

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Un officier du Grand Duc !

LES MÊMES, UN OFFICIER.

SALTARELLI.

Oun officier dou Grand Douc !

L'OFFICIER, à Louisette.

Signora, le Grand Duc me charge de vous annoncer qu'il a été profondément affligé de l'outrage qui vient de vous être fait ce soir au théâtre de la Scala. Convaincu que cette manifestation était seulement l'œuvre d'une coupable cabale, il a donné l'ordre d'arrêter les principaux perturbateurs... un Français, M. de Langy...

SALTARELLI, LOUISETTE, CÉSAR.

M. Jules!

FLORESKA.

J'avais deviné! oh! l'intrigant!.. Qu'est-ce qu'on pourrait donc lui faire?

L'OFFICIER.

C'est à la Signora d'ordonner...

LOUISETTE.

Qu'il soit libre!

FLORESKA.

Qu'il soit libre... Il est indigné de notre colère. (A Louissette.) Tu seras vengée... Je ne le quitte plus.

L'OFFICIER.

Le Grand Duc espère que demain...

SALTARELLI.

Dou moment que lou Grand Douc il n'est pas fashé, Signora...

LOUISETTE.

Non, je ne dois plus reparaitre sur le théâtre de Milan... Je retourne en France, où j'attendrai qu'un directeur...

SALTARELLI.

Dou moment qu'il y avait cabale, vous avez shanté zouste... vis avez donné lou *si* naturel!

TOUS.

Ah!

SALTARELLI.

Lou *si* naturel!.. Ze l'ai entendou!

LOUISETTE.

Ma résolution est prise.

SALTARELLI.

Ma, ma shère, votre engagement?

LOUISETTE.

Était au nom de la signora Saltarelli... Vous venez de le rompre.

SALTARELLI.

Ze souis zoué!..

UN DOMESTIQUE, entrant.

Pour la Signora.

(Il remet un papier à Louissette et sort.)

TOUS.

Qu'est-ce donc?

LOUISETTE, ouvrant le papier.

Un engagement! pour le théâtre de Bordeaux!

CÉSAR.

Pour Bordeaux!.. Vive la France!.. Vous me ferez entrer comme basse ou triangle.

FLORESKA.

Et moi, comme coryphée dans les chœurs!

SALTARELLI.

Ze reste sans prima donna! comment faire? (Se frappant le front.) Ah! demain, représentation extraordinaire...

FLORESKA, l'interrompant.

Lou director dans l'embarras.

CHOEUR.

Air: Cachons-lui mon trouble. (DAVID ET MARIE.)

Plus de peines, plus de tourmens,

Soyons tous heureux et contens,

Bon courage,

En voyage!

Là-bas le bonheur nous attend,

(César, qui a repris son orgue pendant le chœur précédent, s'avance sur le devant de la scène, entre Louissette et Floreska: il joue l'air du BRAU LANCIER. On chante le couplet suivant sur l'accompagnement de l'orgue.)

LOUISETTE.

Beau ciel de l'antique Italie,

Adieu pour jamais,

Je pars sans regrets,

Bientôt, ô ma France chérie!

Je vais te revoir;

Pour moi, doux espoir!

FLORESKA.

Pays de César

Et de la folie,

Illustre patrie

De monsieur Musard!

CÉSAR.

Nous t'sommes rendus;

Reçois nos saluts!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

(Au public.)

Daignez par un flatteur suffrage,

Des trois voyageurs,

Rassurer les cœurs.

Et pour guider notre voyage,

De quelques bravos,

Frappez les échos.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

S'adresser, pour la musique, à M. BÉANCOURT, au théâtre de la Gatté.

NOTA. Messieurs les Directeurs des départemens qui seraient dans l'impossibilité absolue de se procurer un orgue, pourraient, à la rigueur, le remplacer par un orgue simulé.